





տին: Իրեն համար քաղաքականությունը...

«... Կեանքի մէջ, մտքի իր ճնշումը...

Մեծ նպատակ մը հետապնդելով, անձ...

Կորբի գերբորոշումը քաղաքական...

Մէկու մը համար, որ կը գտնուի օտա...

Կորբի այս գերբորոշումը զինք աւելի...

նէր, ի բաց առեալ իր ընտանեկան ան-

ԱՊՐՈՒՄՓ ՓՈՐՁԱՌՈՒԹԻՒՆԸ

ԵՒ

ՄՇԱԿՈՒԹԱՅԻՆ ԻՆՔՆՈՒԹԻՒՆԸ

Դատելով Կորբի գործէն, իր իմացա-

Որպէս զազմական, Կորբի կ'ապրէ դժ-

Շատ զրուեցաւ հայրենական մշակոյ-

Կորբի փորձառութիւնը, կամ Սփիւռ-

Ուստի, թերեւ շատ կանուխ է օգտա-

ընտանեկան: Անտարակոյս, կ'ա'ն...

Ա. Պ.

Ծանօթագրութիւն

1.- Willem de Kooning: WHAT ABS-

2.- Արշիլ Կորբիի ցարդ անյայտ նա-

Karlen Mooradian: THE MANY WORLDS

3.- Նամակ (1944, Մարտ 20):

4.- Jacob Kainen: MEMORIES OF AR-

5.- Jim M. Jordan and Robert Gold-

6.- Julien Levy: ARSHILE GORKY,

7.- New Deal-ը այն ծրագիրն է որ

8.- Public Works of Art Projects

9.- Works Progress Administration's

10.- Նամակ էկերս ֆիլիպսէն (1955,

11.- Erhel K. Schwabacher: ARSHILE

12.- Նոյնը, էջ 47:

13.- Նամակ (1945, Յունիս 25) եւ

14.- Schwabacher: p. 93, 109.

15.- Նամակ (1945, Յունիս 25):

16.- Նամակ (1947, Յունուար 6):

17.- Նոյնը:

18.- Նամակ (1947, Հոկտեմբեր 11):

19.- Schwabacher: pp. 26, 54, 64, 125.

20.- Margart Osborne: THE MYSTERY

21.- Նամակ (1944, Ապրիլ 2):

ԾԱՐԱԻ

Հոգիս կ'ունկնդրէ մահը

Ծունկի եկած հեռաւոր հողին վրայ

Եւ բոլոր աստղերը խողովողում

Եւ ոգին բոլոր մեռածներու այս

ԱՐՇԻԼ ԿՈՐԲԻ

Լոյս տեսած հետեւեալ հրատարակութեան մէջ.





D'une émission d'«Apostrophes» à l'autre, de B. Pivot, dix années se sont écoulées. Nina et Jean Kéhayan ont repris le train russe qu'ils croyaient avoir quitté pour toujours à la fin de leur premier livre «Rue du Proletaire Rouge», (Editions du Seuil, 1978). Ce livre, traduit en onze langues, raconte la réalité soviétique vécue par le couple pendant deux ans, Jean travaillant dans une agence de presse et Nina faisant des traductions.

Dans leur nouvel ouvrage «Le Chantier de la Place Rouge», (Editions du Seuil, 1988), nous retrouvons ce train russe qui passant de l'illusion de l'ère Brejnev à l'immobilisme de l'année Andropov, puis prolongeant sa halte au cimetière de l'histoire pour embarquer Tchernenko, leur permet, quatorze ans plus tard, de silloner l'Union Soviétique de Khabarovsk à Moscou, d'aller à Ikoutsk, à Bratsk revoir des amis, des lieux, des paysages, sentir des odeurs, voir une certaine façon de vivre et témoigner le quotidien du Soviétique dont le chef M.Gorbatchev descend enfin du convoi, se mêle à la foule et scande avec elle «il n'y a plus de rails, il n'y a plus de rails».

L'itinéraire de Nina et Jean Kéhayan est autrement intéressant. Essayons donc de voir avec eux, de plus près, l'histoire de cette expérience.

Question : *Le fait que les autorités reconnaissent aujourd'hui que le train russe n'a pas de rails, confirme le témoignage saisissant de la «Rue du Proletaire Rouge».*

Jean Kéhayan : De 1972 à 1974, notre séjour en Union Soviétique nous a ouvert les yeux, non pas par ce que devrait être le socialisme, mais on a appris là-bas ce que ne doit pas être le socialisme. La première année nous avons essayé de comprendre le pourquoi des choses. Puis, nous avons eu la certitude que le socialisme avait été complètement dévoyé.

Nina Kéhayan : Ce fut une désillusion au sens propre du terme. On s'est rendu compte qu'on était dans une illusion. Tout l'idéal qu'on nous avait donné ici, par rapport à la transformation de l'être humain, était vraiment une utopie dangereuse.

Question : *Comment se fait-il que votre vie soit aussi liée et de façon importante à l'Union Soviétique et à la compréhension soviétique?*

Jean Kéhayan : C'est le hasard d'un engagement politique de jeunesse. Je suis né dans une famille arménienne de Saint-Loup. Mon père était croyant, très protestant. Rescapé des massacres de 1915, il avait été élevé dans un orphelinat américain. C'est un professeur communiste de philosophie qui m'a conduit sur les traces de Péguy et d'Alain qui ont forgé des générations de disciples pétris d'humanisme, de tolérance et d'un solide esprit critique générateur de révolte. Les notions tout à coup révélées de conscience de classe et d'injustice sociale entraient dans un terrain parfaitement perméable. Et c'était, pour moi, un des moyens de venger mon père, ouvrier métallurgiste, exploité et victime du racisme environnant que d'adhérer au Parti Communiste pour mener un combat communiste dont le modèle était l'Union Soviétique.

Nina Kéhayan : Dans ma vie l'URSS n'est pas un hasard. Mes parents, Juifs de Pologne et de Bessarabie, ont été des militants marxistes dès leur première jeunesse. Ils ont fui leur pays, pour des raisons, entre autres, d'antisémitisme. Ils m'ont éduquée dans l'idéal communiste le plus beau, le plus authentique que l'on puisse imaginer. Je suis devenue communiste et j'ai adhéré au Parti comme on fait un acte simple, normal, sans interrogation angoissante. J'ai fait des études de russe. J'ai fréquenté ce pays. Mes premières impressions furent mélangées, tiraillées entre ce que je voyais et ce que j'aurais voulu voir. Mais les deux années que j'ai vécues à Moscou ont détruit en moi un mythe. La réalité que je découvrais ne coïncidait pas avec ce qui m'avait été donné pour une vérité absolue.

Pensant naïvement qu'ils pouvaient discuter de la réalité soviétique à l'intérieur du Parti et changer quelque chose, les explications qui ont suivi l'échec de la

## Entretien

avec

# Nina

# &

# Jean

# KÉHAYAN



Gauche aux élections législatives de 1978 leur ont montré clairement le dévoiement du Parti Communiste Français et de Moscou qui ne voulait pas que l'Union de la Gauche triomphât en France. C'est à partir de ce moment que Nina et Jean se sont jetés à l'eau et ont eu l'honnêteté morale et le courage politique d'écrire ce témoignage, de dire la vérité sur l'Union Soviétique. Et ce témoignage était d'autant plus fort qu'il venait de communistes appartenant à une génération nouvelle.

Le livre «Le Tabouret de Piotr», de Jean Kéhayan, paru aux Editions du Seuil, en 1980, allait précipiter son exclusion. Ce livre explique la position de l'auteur vis à vis du Parti et pose la question fondamentale suivante : en France a-t-on le droit d'être communiste et antisoviétique? La réponse est donnée le jour de la parution du livre. Jean Kéhayan est exclu du Parti Communiste. Quant à Nina Kéhayan, elle quitte le Parti Communiste le jour où les troupes soviétiques entrent en Afghanistan.

Question : *«Le Chantier de la Place Rouge» est le récit d'un voyage, un reportage sur l'URSS de Gorbatchev. Que se passe-t-il aujourd'hui ?*

Nina Kéhayan : Aujourd'hui tout est possible. L'URSS est au carrefour du meilleur et du pire. Gorbatchev est contraint de suivre le mouvement qu'il a impulsé. Il ne contrôle pas tout, témoin l'explosion du Caucase et l'éviction d'Eltsine. Ces circonstances imposeront-elles un bipartisme, Ce ne serait déjà pas si mal ! De toute façon, chacun comprend aujourd'hui que l'économie ne prendra son essor que dans un système démocratique, seul garant d'une concurrence motrice. Or la démocratie est un tout. On ne peut pas encourager un peuple et son intelligensia à s'exprimer librement tout en acceptant d'être représentés, gouvernés, sous peine de régresser dans tous les domaines.

Jean Kéhayan : Certes, des faiblesses, demeurent. Les magasins, sont toujours mal approvisionnés. La bureaucratie est immuable. Nous avons quitté en 1974 des amis lentement rongés par la résignation. Nous avons retrouvé des yeux dans lesquels brille parfois timide, l'espérance d'un avenir respirable. Les gens parlent. La presse s'améliore. La télévision est plus intéressante. Les gens voyagent et racontent. La vie littéraire et artistique connaît une libéralisation. Mais de toute manière le pays n'avait plus le choix. Ou, il abordait le XXI<sup>e</sup> siècle, dans la situation d'un pays arriéré, sous développé, une sorte de tiers monde alphabétisé, ou il tentait la relance de la machine pour aller vers le modernisme. Après la prédiction les soviétiques attendent maintenant de Gorbatchev l'application de cette politique.

Question : *Malgré ces constatations, souvent vos impressions sont contradic-*

toires et le livre s'achève sur des interrogations.

Nina Kéhayan : Nul ne saurait aujourd'hui raisonnablement être prophète. Mais il est impensable de supprimer ce qui a été dit haut et si fort, de confisquer ce qui a été acquis depuis deux ou trois ans. Quoiqu'il arrive, cette page de l'histoire restera définitivement écrite.

Jean Kéhayan : Nous avons dialogué, dans les rues, marchés, aéroports, cimetières, trains. L'U.R.S.S. aujourd'hui s'interroge elle-même. Il y règne une effervescence jusqu'alors inconnue. On dirait que tout bouge et paradoxalement rien ne bouge. Les Soviétiques à la fois espèrent et redoutent. Un pays et des peuples jouent en ce moment leur avenir.

Question : *Comment interprétez-vous le problème du réveil des nationalités en Union Soviétique. L'Empire va-t-il éclater ?*

Nina Kéhayan : Ce n'est pas un problème nouveau. Il s'est posé de tout temps à l'Union Soviétique, mais de façon plus ou moins aigüe. Dans les régions baltes, il y a un nationalisme qui a toujours existé, qui n'a jamais ralenti. A Talin et à Riga les gens refusent de parler le russe. Ils se considèrent comme des pays occupés depuis la guerre. Cela existe aussi en Moldavie. En Union Soviétique sont concentrées toutes les exacerbations et toutes les contradictions nationales.

Jean Kéhayan : En Arménie, le sentiment national était très fort. Lors de notre séjour nous avons rencontré des gens fiers et résolus qui exprimaient par certaines attitudes un refus du pouvoir, du parti. Mais aucun mouvement politique structuré n'existait. A l'époque on ne pouvait imaginer qu'un jour il aurait pu avoir des manifestations à Erevan avec un million d'Arméniens dans la rue, poing levé en signe de victoire, que la Place de l'Opéra deviendrait la Place de la Liberté. La soviétologue Hélène Carrère D'Encausse, auteur de «l'Empire Eclaté» voyait le danger venir du côté des musulmans. Or, il semble que l'Islam et le communisme s'accrochent plutôt bien ensemble. Alors, que ce sont les républiques possédant une tradition démocratique, un passé, une culture nationale, une histoire qui ont besoin à un moment ou à un autre de se retrouver.

Question : *Vous avez dans votre livre un chapitre intitulé «le rendez-vous du cimetière arménien», c'est une réflexion sur les événements qui secouent l'Arménie depuis quelques mois et un clin d'œil aussi au renouveau religieux en Union Soviétique.*

Jean Kéhayan : Le cimetière arménien est situé dans le quartier de la Révolution de février 1905. L'église qui est le point de ralliement des manifestations autorisées était fermée le jour de notre visite. Mais nous avons rencontré des visiteurs qui nous ont spontanément parlé du Karabagh. Il y avait un vent de pessi-

misme dans leurs propos. Il pensent que la loi du rapport des forces ne joue pas en faveur des Arméniens, mais espèrent en même temps que Gorbatchev ira jusqu'au bout de la déstalinisation, car il sait que pour aller loin il faut agir vite. Cette déstalinisation doit passer aussi par les réparations territoriales. L'Arménie se trouve une fois de plus face à sa réalité géographique et culturelle. Mais à la revendication patriotique enfin libérée se sont ajoutés les désastres écologiques. Le savoir faire de nombre d'Arméniens rapatriés ayant appris à travailler en Occident a attiré autour d'Erevan une foule d'industries polluantes.

Nina Kéhayan : La seule religion communiste a échoué dans sa folle ambition de façonner un homme nouveau. La résurrection de la Russie passe aussi par une morale individuelle. Gorbatchev l'a très bien compris et joue le jeu sincèrement avec le clergé, alors que Khrouchtchev avait décidé de détruire la religion de l'intérieur en fonctionnarisant les popes. Aujourd'hui, les gens d'église sont rémunérés par les fidèles. La télévision s'est ouverte aux cérémonies du millénaire de la christianisation de la Russie et des millions de Soviétiques ont pu voir un reportage sur la vie quotidienne d'un monastère animé par de jeunes religieuses, très cultivées.

Question : *Jean journaliste et écrivain, Nina enseignante, traductrice et écrivain, tous deux soviétologues, vous éprouvez le désir de témoigner. N'est-ce par là le propre de l'intellectuel ?*

Nina Kéhayan : L'intellectuel est celui qui a la pensée comme outil de travail. Il laisse une trace dans la mémoire des sociétés par ses écrits, ses idées, son œuvre. Son rôle est de témoigner et d'essayer d'expliquer aux hommes les différents secteurs de l'activité de l'humanité. L'intellectuel est le témoin de l'histoire. Il apporte sa contribution à un système où les êtres humains peuvent se repérer. Tous les travaux des intellectuels aident les hommes à se situer.

Jean Kéhayan : Un grand rêve de ma vie était d'être professeur de philosophie. Pour moi être professeur de philosophie, cela signifie clairement d'essayer d'inculquer à des jeunes gens le sens de la vie. Je me suis retrouvé journaliste, je me suis retrouvé en Union Soviétique. Je me suis retrouvé face à un mensonge et à grand mythe de l'histoire et témoigner là-dessus c'était je crois un devoir. Un intellectuel mérite ce nom à partir du moment où il témoigne, et chacun à sa manière de faire. L'intellectuel doit avoir aussi l'humilité de dire qu'il n'a qu'une vue partielle, qu'il peut se tromper et que les choses peuvent évoluer.

Question : *Quelle est votre prochaine étape ?*

Réponse : Obtenir un visa pour l'Arménie.

Propos recueillis par GARO HOVSEPIAN

# LE RENDEZ-VOUS DU CIMETIÈRE ARMÉNIEN

(EXTRAITS)

Hormis pour quelques officiels occidentaux, les portes de l'Arménie sont fermées en cet été 1988. Depuis février, la plus petite des quinze républiques soviétiques a attiré sur elle l'attention du monde entier. Soixante-treize ans après que les Turcs voulurent rayer ce peuple de la carte du monde, voilà qu'il redresse la tête pour clamer aux autorités que le message d'«accélération», de «restructuration» et de «transparence» a bien été reçu, que le temps de la justice exige la restitution à l'autorité politique et administrative d'Erevan du Haut-Karabakh, peuplé à quatre-vingt pour cent d'Arméniens et gouverné par l'Azerbaïdjan.

Manifestations sur manifestations : un million de personnes descendent place de l'Opéra, poing levé en signe de victoire, pour clamer une détermination longtemps contenue et qui déferle du plus haut des montagnes, des villages les plus reculés, sous le regard de ce symbolique mont Ararat qui confère aux Arméniens une légitimité millénaire (1).

Moscou en compte quelque deux cent mille, pour certains établis dans la capitale depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Sous l'ère Brejnev, le club des Arméniens, continuateur en quelque sorte de l'institut Lazarian (2), s'efforçait d'apporter l'aide matérielle et morale aux jeunes venus à Moscou poursuivre des études supérieures ou occuper des postes prestigieux.

18 juillet 1988 : le journal télévisé de vingt et une heures s'ouvre avec le ton de gravité qui sied aux heures de drame de l'URSS. Le Soviet suprême s'est réuni pour dénouer la crise du NK0 (3), et le speaker énumère la liste des participants aux débats. Nos hôtes arméniens d'un appartement cossu de la Koutouzovski Prospekt, à deux pas de l'ancienne résidence de Lili Brik et du ghetto des diplomates, ajoutent des qualificatifs derrière chaque nom : «Honnête, affairiste, démagogue, fasciste, lèche-bottes, etc». Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Soviet suprême n'est pas perçu ici comme le rassemblement de communistes authentiques animés par un même idéal. Cette famille est moscovite depuis plusieurs générations; bien qu'elle ait russifié son nom, elle a conservé ce petit quelque chose de sentiment national qui fait la cohésion des Arméniens éparpillés de par le monde.

Mais, à la déception générale, le speaker sur fond de Kremlin a terminé de lire sa liste et annonce que le débat sera retransmis le lendemain soir, après le journal. Pour Vahé, c'est clair, ils n'ont pas réussi à trouver un accord, et les tractations devront se poursuivre tard dans la nuit.

Dans sa folie de dictateur, connaissant à la perfection toutes les ficelles de la division pour le règne sans partage, Staline a fait du Caucase un château de cartes : il suffit d'en déplacer une, et tout l'édifice s'effondre. Un territoire enclavé chez l'ennemi séculaire : voilà qui peut être bien utile en cas de crise. Les pogroms de Soumgaït, de Bakou ou de Stépanakert ne sont rien de moins que le dévouement suprême, sous l'œil impavide et immobile d'une armée et d'une police qui ont pourtant quelques lettres de noblesse en matière de répression. «Une famille de Soumgaït a été assiégée pendant sept heures, nous raconte notre hôte, et lorsque la milice est enfin arrivée, ce fut pour constater l'assassinat de cinq personnes à coups de manche de pioche et à l'arme blanche». La famille de Vahé est pessimiste; en dehors de crédits et de toutes les mesures économiques déjà annoncées, les Arméniens n'obtiendront rien sur le plan territorial. Gorbatchev connaît trop bien la loi du rapport de forces pour contenter quatre millions d'Arméniens chrétiens et soulever par là même la fureur de cent millions de musulmans. L'Arménie se retrouve une fois de plus face à sa réalité géographique et culturelle. Seule. Car à la revendication patriotique enfin libérée se sont ajoutés les désastres écologiques. Le savoir-faire de nombre d'Arméniens rapatriés ayant

appris à travailler en Occident a attiré autour d'Erevan une foule d'industries polluantes, dont la fameuse usine de caoutchouc Kirov, fermée depuis les événements.

Le journaliste Zori Balayan se distingue par le courage de ses enquêtes fouillées et argumentées sur le taux anormal de mortalité infantile, les risques dus à la polifération des centrales nucléaires, l'utilisation aberrante des engrais, la violation constante du plan de développement urbain : celui-ci préconisait l'éloignement de soixante-seize usines, alors que cinquante-quatre nouvelles ont été édifiées! Le lac Sevan agonise: son niveau a baissé de dix-huit mètres, il a perdu quarante pour cent de son volume, et le fameux *ichkhan*, sa truite saumonée, est en voie de disparition. La nappe phréatique est touchée par la pollution; les rejets de chloroprène sont cause d'un taux anormal de stérilité chez les femmes. Anahid, la jeune fille de la maison, nous montre une masse de coupures de presse comme si elle prêchait des non-convaincus.

Le lendemain matin, après une soirée sur fond de récits accablants, nous prenons le chemin du cimetière arménien situé dans le quartier de la Révolution de février 1905.

Etrange lieu, étranges sensations, étrange lumière. Un milicien fait les cent pas à l'entrée, placide; une vieille femme balaie les feuilles mortes et promène sa brouette de bois dans les allées. L'église, point de ralliement des manifestations autorisées, est fermée: pas d'office aujourd'hui. Son architecture typique, peinte de rose, lui donne un air d'île lointaine du lac Sevan en ce cœur battant de Moscou.

Caractères arméniens mêlés à l'écriture cyrillique, tombe majestueuse du fameux joueur d'échecs Tigran Petrossian. La pierre rose et le granit noir apportés des montagnes du Caucase peuplent l'enclave devenue soudainement symbole. Nous allons de caveaux en *khatchkars* (4), osant à peine adresser la parole aux rares visiteurs. Mais le miracle de la langue opère. Une veuve se lamente : «Depuis les événements de l'aéroport (5), les manifestants arméniens se sont disqualifiés, les provocations que nous redoutions le plus se sont produites. Déjà la télévision évoque ces grèves qui mécontentent les ouvriers de Leningrad et d'ailleurs, privés des pièces fabriquées en Arménie. On dit qu'elles atteignent même les hôpitaux, les maternités, qui manquent ainsi d'oxygène et de lait en poudre. Pourtant, jusque-là, nous avons fait l'admiration de toutes les nationalités, des Russes en particulier, qui ne pouvaient rien imaginer de tel sur le territoire de l'Union soviétique».

Garabed, d'Erevan, se joint à la conversation : «Le premier jour j'ai eu peur de descendre à l'Opéra, mais, le lendemain, je n'ai pas hésité. Parmi la foule immense et grave, on entendait voler une mouche; dans cette période, il n'y a eu aucun vol, aucun crime. Les Arméniens laissaient leurs portes ouvertes pour accueillir les paysans venus de cent kilomètres à la ronde. Et tous de s'interroger : "Comment peut-on empêcher que coule le sang de nos frères prisonniers des Turcs d'Azerbaïdjan?"».

Ingénieur de passage à Moscou, Varoujan est originaire de Stépanakert. Il déplie pour nous une carte du Karabakh: les noms de villes, villages et hameaux turquisés ont été barrés pour retrouver leur origine arménienne. Les églises détruites ou qui menacent ruine sont soigneusement répertoriées. Ce silence de la télévision, hier soir, est ressenti par tous comme un échec, et les plus modérés disent : «S'ils ne nous rendent pas le Karabakh, qu'au moins ils le rattachent à la fédération de la Russie, les Arméniens ne vivront plus dans la terreur permanente et nos filles ne s'enfermeront pas à la tombée de la nuit. — Oui, le plus terrible, c'est le retour de la peur ancestrale; les gens veulent partir, qui vers

l'Arménie, qui vers la Russie, qui pour l'étranger s'ils y ont de la famille». Il surenchérit: «Les Kurdes vivant sur le sol arménien ont fait savoir au Kremlin qu'ils y étaient bien traités, cela devrait servir d'exemple aux Azéris...» «Racontez cela en Occident», nous lance-t-on, alors que nous traversons le boulevard pour une pause au cimetière russe Vagankovskoïe.

Il s'ouvre sur des marchands du Temple qui vendent photos, carnets, insignes et colifichets à l'effigie de Vladimir Vysotski, l'époux de Marina Vlady, poète rauque, écrivain, comédien de génie, trop tôt disparu. Un artiste dont le talent a su remuer les tripes de toute une génération. Celle-ci regarde aujourd'hui l'autorité en face, sans baisser les yeux, sans culpabilité. Voilà donc Vyssotski proclamé héros, drapé de bronze, guitare au dos, couvert de fleurs de la tête aux pieds : des fidèles, tous âges confondus, viennent saluer celui qui, dans les pires moments, a respiré la liberté par toutes ses rimes. Aux abords du cimetière, des affiches de la maison de la culture «Faucille et marteau» invitent ceux qui l'ont aimé à une soirée d'hommage.

Ce soir du 20 juillet 1988, les Vahé K. ont invité d'autres amis arméniens. La table fleurit bon le pays avec son *lavach* (6) humide, son *bastourma* (7) coupé en fines lamelles; fromage de brebis, tomates et concombres de saison se mêlent aux senteurs de l'estragon, de la coriandre et de l'aneth. Avec aussi évidemment, la bouteille du meilleur cognac à l'étiquette chargée d'étoiles.

L'oeur n'y est pas: tous ces gens rompus à la politique soviétique et à l'état d'esprit du pouvoir savent qu'en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle aucune frontière ne peut être modifiée sans une guerre, sous peine de servir de jurisprudence dans cette Union soviétique où sont concentrées toutes les exacerbations et toutes les contradictions nationales. Tandis que, sur l'écran, les journalistes font du micro-trottoir, mettant en cause qualité médiocre et laideur notoire des chaussures made in U.R.S.S., tandis qu'un rocker à la mode s'époumone avec force musique synthétique et laser multicolore à répéter sur tous les octaves: «La paix sur notre planète dépend de chacun d'entre nous», la discussion s'installe sur les nationalités.

Pour Vahé, la cause est entendue: le Karabakh restera azerbaïdjanais, pour ne pas encourager les Gagaouzes à réclamer justice pour leurs terres de Moldavie, les Tatars de Crimée à revendiquer leurs vignes et leur climat ensoleillé... Un ingénieur, retour de mission de la ville de Kalinine, raconte comment les «Noirs» y ont vu leurs étals renversés et pillés au marché après qu'un Russe eut été tué dans de mystérieuses conditions. Ces marchands au teint basané venus de Caucase et d'Asie soviétique ont manifesté dans les rues, forts des résolutions de la conférence du Parti rejetant de façon formelle le racisme et l'antisémitisme.

Chacun a son récit: la Moldavie frémit, elle aussi, au-dessus d'un volcan. Dans cette république du Sud qui se garde bien maintenant de réclamer son rattachement à la Roumanie, comme ce fut le cas il n'y a pas si longtemps, les traditions d'antisémitisme et de pogroms sont dans toutes les mémoires. Nous y avons nous-mêmes vu, en 1972, des tombes portant l'étoile de David profanées par des inscriptions du genre: «Traître à la patrie»: les familles avaient émigré en Israël. Aujourd'hui, le mot d'ordre des plus incultes, ceux-là mêmes à qui on a rabâché pendant des années que, conformément à la politique léniniste des nationalités, cette terre leur appartenait, consiste à clamer aux Russes : «Rentrez chez vous et nous nous débrouillerons nous-mêmes avec les juifs».

Lors d'un meeting à Kichinev, la foule scande des slogans en faveur de Gorbatchev, elle applaudit à l'annonce des mesures prises contre la bureaucratie, mais se met à conspuer le secrétaire du Parti, lorsqu'il entreprend de prononcer quelques mots en russe. Comme l'humour ne perd jamais ses droits, un grand-père marmonne : «C'est bien beau de n'ap-

prendre que le moldave à nos enfants, mais comment feront-ils pour vendre leurs fleurs à Moscou?».

Dans notre salon le silence se fait. A la télévision, l'éternel Andreï Gromyko préside le débat du Soviet suprême. Les délégués : députés, académiciens, écrivains, premiers secrétaires des républiques vont tour à tour donner leur point de vue. S. Hampartsoumian, recteur de l'académie des sciences d'Erevan, qui, en d'autres temps, a pris position pour une administration russe du Nagorno-Karabakh en guise de compromis, se lance dans un plaidoyer sur les réalités de l'arménité, les souffrances et les douleurs, la peur, la mort lente d'une culture. Un discours d'une sincérité bouleversante, qui révèle le fossé infranchissable séparant le militant patriote et l'homme d'Etat, Gorbatchev, qui porte sur ses épaules la responsabilité d'un empire au bord du gouffre.

Le *statu quo* sera, malgré la virulence des débats, voté à l'unanimité, façon aussi pour les Arméniens et les délégués du Karabakh de manifester leur maturité politique et leur volonté de ne pas couper les ponts avec Moscou. Désormais, les Azerbaïdjanais que nous rencontrerons ici ou là sur les marchés nous diront, visiblement satisfaits de leur victoire : «Que voulez-vous, chez nous comme chez vous, il y a un gagnant et un perdant dans une guerre. Nous avons gagné celle-ci».

Vision bien simpliste de l'histoire. Pour nos hôtes, en tout cas, la véritable bataille pour la survie du Karabakh a commencé ce soir-là, et l'avenir leur fait craindre le pire. Vahé, le plus ancien, apporte une note d'optimisme. Selon lui, Gorbatchev ira jusqu'au bout de la déstalinisation, car il sait que pour aller loin il faut agir vite. Cette déstalinisation passe aussi par les réparations territoriales. Un jour, peut-être, des cartographes et des historiens objectifs se remettront au travail pour tenter de résoudre la question la plus grave qui se pose à l'U.R.S.S. (8).

Lors de la venue de Reagan, on racontait ici, sous forme de boutade, que le numéro un américain aurait apostrophé Gorbatchev : «Cédez le Karabakh à Erevan; moi, j'ai bien offert la Californie à un gouverneur arménien!».

JEAN KEHAYAN

«LE CHANTIER DE LA PLACE ROUGE»  
(Editions du Seuil).

(1) En septembre 1988, l'expulsion de Parouir Haïrikian, militant indépendantiste, l'apparition de drapeaux rouge, bleu, orange, symboles de l'Arménie indépendante, seront révélateurs d'un important courant réclamant un référendum pour l'autodétermination et l'indépendance.

(2) Fils d'Aghazar Lazarian, un riche commerçant installé en Russie et anobli par la Grande Catherine en 1774, Hovakim fonda un célèbre institut pour les Caucasiens. Tolstoï, Glinka, Tourgueniev, Stanislavski et bien d'autres y ont aussi étudié.

(3) En russe, sigle de la région du Nagorno-Karabakh.

(4) Pierre gravée en forme de croix.

(5) Le 7 juillet 1988, des affrontements entre soldats et ouvriers, dont on ne saura pas s'ils sont une provocation ou l'effet d'une grève sauvage, entraînent la mort de trois personnes à l'aéroport d'Erevan-Zvartnots.

(6) Galette de pain plate et souple.

(7) Viande de bœuf séchée et parfumée d'épices.

(8) En fait nous apprendrons quelques mois plus tard que le débat n'a pas été retransmis à la télévision le jour même. Il a fallu l'amputer d'une séquence dramatique qui montrait Hampartsoumian offrant à Gorbatchev sa carte du Parti et toutes ses décorations pour le convaincre de sa bonne foi dans sa description de la tragédie que vivent les Arméniens.



























## LA PROTECTION DES MONUMENTS CHRÉTIENS EN TURQUIE

## ՍՓԻՒՌՔԱՀԱՅՈՒ ՔՐՈՆԻԿ

1989, Մարտ 28, Լոնդոն

La dégradation des monuments en Turquie préoccupe à juste titre la plupart d'entre nous et nul ne saurait s'en désintéresser.

Un article paru dans *The Independent Magazine* du 18 mars dernier me donne l'occasion de définir mon attitude sur ce problème d'actualité sans avoir pour autant l'intention d'entamer ici une discussion avec l'auteur, même si je ne partage pas ses opinions. Nos objectifs sont radicalement opposés. Il est journaliste débutant avec toutes les tentations polémiques que cela suppose. Je suis archéologue; mon but est de recueillir et d'étudier, dans un esprit totalement objectif, les traces matérielles des civilisations chrétiennes du Proche-Orient.

Toutefois ayant été mis en cause à deux reprises dans cet article, je crois nécessaire de préciser que c'est sur la recommandation d'un arménologue distingué que j'ai reçu ce journaliste. Je lui ai exposé ma façon d'envisager la question. Ayant constaté par la suite qu'il n'avait tenu aucun compte de mes mises en garde, je lui ai interdit de citer mon nom dans son article. Il a cru bon de passer outre et de plus il a donné de mon exposé des extraits habilement modifiés dans le sens de son propos (ce qui augure mal de sa future carrière). Comme il ignore la langue française et que je ne parle pas l'anglais, je veux bien croire que son interprète en est responsable et lui laisser le bénéfice du doute... Admettons donc et fermons la parenthèse.

Il y a au moins deux façons d'envisager le double problème de la dégradation et de la conservation des monuments. La première (celle du journaliste en question), se polarise sur le premier terme, celui de la destruction; on pourrait l'appeler répressive. Elle consiste à rechercher des responsables (les Turcs), établir leur culpabilité intentionnelle ou non, les juger et les punir. Cette attitude me paraît à la fois un peu cynique et très naïve. Cynique, parce que nous Européens, ne sommes pas non plus à l'abri de critiques. Tant de monuments sont défigurés par le vandalisme ou la publicité, tant d'ensembles détruits par les promoteurs immobiliers qu'une certaine modestie serait bien de mise. Mais surtout naïve parce qu'il est bien évident qu'aucune coercition n'est possible à l'encontre de la Turquie. L'UNESCO est impuissante car elle ne peut agir que sur la demande du pays intéressé. La seule autorité qui pourrait le faire serait les Etats-Unis d'Amérique et on voit mal que ceux-ci veuillent, pour une telle cause, froisser en quoi que ce soit la susceptibilité d'un allié indispensable à leur stratégie mondiale. Tout au plus obtiendrait-on une condamnation par l'opinion publique ou une résolution du Parlement européen, actions platoniques dont le seul bénéfice ne serait en définitive qu'une assez vaine satisfaction d'amour-propre, mais en revanche, ne serait probablement pas sans risque pour les monuments qu'on se propose de défendre.

La seconde attitude se veut préventive. C'est celle qu'un archéologue doit adopter car il ne peut constater sans réagir l'altération du patrimoine culturel en l'occurrence ici le patrimoine chrétien oriental. C'est ainsi qu'avec quelques collègues,

j'ai accepté de participer en janvier dernier à un colloque sur ce sujet avec les députés du parlement européen de Strasbourg et que nous comptons poursuivre notre action dans ce sens.

Comme il est exclu qu'on puisse imposer, de l'extérieur, aux autorités turques l'application scrupuleuse de leurs propres lois sur la protection des monuments historiques, il faut que ce soient les Turcs eux-mêmes qui le fassent. Nous ne pouvons que les y aider en tâchant d'abord de comprendre leur comportement auquel je vois plusieurs causes qu'on peut répartir en deux groupes :

A. des causes psychologiques  
1) D'abord, d'une façon générale, le profond désintéressement de la quasi-totalité des Turcs pour l'«ancien» (le mot turc *eski* à une connotation péjorative et

par  
J.-M. THIERRY

même dans certains dialectes signifie seulement «sale, bon à jeter»). Ils n'ont guère non plus de sentiment esthétique et sont indifférents à la beauté de la nature ou d'un monument n'appréciant que les bienfaits de l'une et l'utilité de l'autre. Il y a bien entendu d'honorables exceptions qui augurent peut-être d'une amélioration prochaine de cet état d'esprit.

2) Le fait que les Turcs sont de culture musulmane et n'ont donc pas envers les monuments chrétiens un comportement sentimental analogue à celui qui nous anime. Il est à cet égard certain que l'abandon réel quoiqu'inavoué de la politique laïque instaurée par Kemal Atatürk est un facteur aggravant.

3) La notion de patrimoine culturel leur échappe complètement et leur respect des monuments islamiques (tout relatif d'ailleurs) n'a d'autre motif que leur ferveur religieuse. Il semble que les Turcs ne conçoivent pas que des cultures encore vivantes autres que turque puissent enrichir leur patrimoine. Ils les considèrent parfois comme ennemies, susceptibles de remettre en cause le bien fondé de leur propriété territoriale et font curieusement comme si elles n'existaient pas.

4) Comme beaucoup de pays qui ont eu un passé prestigieux (la France entre autres), la Turquie revit et rêve l'époque la plus glorieuse de son histoire, celle de l'Empire ottoman et conserve dans son inconscient la mentalité ottomane avec ses deux principales composantes : d'une part, un très fort sentiment de supériorité sur les peuples dominés, les Arabes et les chrétiens (et maintenant les Kurdes) et d'autre part, la confusion des concepts de nation et de religion qui a conduit le pouvoir ottoman, lors de la montée des nationalismes dans l'Empire aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, à s'attaquer aussi à la religion et en particulier à sa traduction matérielle, les églises.

B. Les causes économiques sont beau-

coup plus justifiées que les précédentes et probablement plus faciles à corriger tout au moins dans le principe.

1) La pauvreté du peuple turc explique la squattérisation des édifices chrétiens utilisés comme grange ou habitation et cela avec d'autant plus d'acuité que l'hypernatalité ne semble pas devoir s'apaiser dans les régions les plus déshéritées, c'est-à-dire l'Anatolie orientale.

2) Cette pauvreté est également mise en avant par les responsables turcs pour justifier leur négligence. Les paysans ne comprendraient pas, disent-ils, qu'on dépense pour l'entretien des monuments anciens des sommes importantes alors qu'ils logent dans des taudis et je pense que cela est vrai. L'art et la culture sont des concepts qui ne peuvent plus être perçus quand on franchit un certain seuil de misère.

Pour que les Turcs consentent à protéger les monuments chrétiens il faut que, non seulement, ils n'y voient point de traquenards, mais en plus qu'ils y trouvent un intérêt.

Il faut donc leur faire comprendre que la campagne que nous menons pour la sauvegarde des monuments chrétiens est indépendante de toute arrière-pensée politique. C'est pourquoi on ne saurait privilégier telle ou telle culture; qu'elles soient grecque, arménienne, géorgienne ou syriaque, elles doivent être placées sur le même plan. C'est pourquoi il est indispensable que l'action soit menée conjointement par tous les pays d'Europe, car la France, connue comme très favorable aux nations chrétiennes d'Orient,

pourrait paraître suspecte si elle se présentait isolément.

Il faut leur expliquer que notre intérêt est uniquement culturel parce que la Turquie est détentrice d'une richesse culturelle et historique multiforme irremplaçable et que la protection des monuments chrétiens ne nuit pas à celle des monuments turcs. On peut leur donner l'exemple remarquable de l'Espagne qui met autant de soins à entretenir et restaurer les églises catholiques que les anciennes mosquées ou les vieilles synagogues.

En attendant que les mentalités changent (ce qui peut mettre un certain temps), il sera plus expédient de mettre en avant le côté pécuniaire d'une politique conservatoire en soulignant l'intérêt que les touristes portent aux monuments et la place de plus en plus importante qu'ils leur donnent dans leurs programmes de voyages.

Dans la pratique, il faut tenir compte de la susceptibilité des autorités turques; il faut qu'elles sachent que les Européens n'entendent pas se substituer à eux pour leur imposer une ligne de conduite. Enfin, et ce n'est pas le point le moins important, il faut être en mesure de proposer une large participation au financement des travaux.

Sans nous leurrer sur les difficultés d'une telle entreprise, on peut avoir un espoir raisonnable de la voir couronnée de succès à condition que des maximalistes irresponsables ne viennent l'entraver en y amalgamant des objectifs politiques qui n'ont rien à faire ici.

(Շաբ. ք. Գ. էջ)

«Autant frappe à ma porte une mort si cruelle, Autant je dis la vie avec autant d'espoir»

ԺԱՆ-ԺԱԳ ՎԱՐՈՒԺԱՆ

Nous publions ici le texte de l'intervention de Jacques BALP, lors de la soirée de soutien au Comité Karabagh organisée à Montpellier, le Vendredi 14 Avril, par l'Amicale Arménienne de Montpellier et sa région et l'Association « Solidarité Franco - Arménienne » à l'occasion du parrainage officiel du Professeur Babken Araktsian par la Ville de Montpellier. Jacques BALP est journaliste de télévision et écrivain auteur, en particulier, d'un recueil de nouvelles Le pêcheur de soleil et du roman La mort volée à Dieu (porté au petit écran sous le titre de Un jour de preséne hiver). Le regard porté sur les événements d'Arménie est celui d'un humaniste qui sait replacer les faits dans un contexte plus général.

Le titre est de la rédaction.

\*\*

Autant vous dire tout de suite que je ne suis pas un spécialiste de l'Arménie.

C'est mon ami Gérard Dédéyan qui m'a sensibilisé à ce qu'il est convenu d'appeler la question arménienne, mais surtout, à son art, et à sa culture dont j'ai pu voir un îlot chez les moines mékhitaristes de Venise.

Quand on survole l'histoire de ce pays, ce qui frappe, avant tout, c'est son destin tragique. Il y a certes des périodes fastes, mais l'Arménie apparaît avant tout comme une sorte de champs clos où s'affronteraient l'Orient et l'Occident, une sorte de ligne de rupture et de faille entre deux mondes. (Et au passage, je dois dire que nous avons aujourd'hui le douloureux exemple de la même situation, avec le calvaire des chrétiens du Liban).

Pour en revenir à l'Arménie, au 19<sup>ème</sup> siècle et au début du 20<sup>ème</sup>, son histoire n'est plus qu'une succession de révoltes et de massacres, comme si, chaque fois que ce peuple relevait la tête pour crier son existence, une main se trouvait là pour l'égorger.

C'est une sorte de fatalité au sens anti-que du terme qui paraît peser sur lui. Une de ces fatalités contre lesquelles même les dieux ne peuvent rien.

Et chaque fois que toutes les forces du destin paraissent s'abattre sur lui, chaque fois, le peuple arménien se redresse avec dignité et courage pour affirmer son droit à la vie. C'est-à-dire celui d'exister dans sa langue, dans sa culture. En un mot : dans sa différence.

Certes, il y a eu des actions qui n'étaient pas faites dans la dignité; il y a eu aussi la haine aveugle des attentats, mais c'est sans doute ce que l'on pourrait appeler des dérapages : les graves erreurs d'une petite minorité.

De cette fatalité qui obsède ce pays, nous venons d'avoir un dernier exemple avec le tremblement de terre qui vient d'endeuiller, encore une fois, l'Arménie.

Tout malheur pourrait présenter des points positifs.

Celui des catastrophes et des cataclysmes est, sans doute, de donner conscience aux hommes de leur fragilité. De leur permettre ainsi de dépasser leurs rivalités, leurs antagonismes momentanés, et de les unir face à un événement qui les écrase. La solidarité et la fraternité naissent beaucoup plus de l'égalité devant le malheur que dans la perspective étale de la tranquillité des jours.

L'utilisation de cette fatalité pour régler le problème du Comité KARABAGH est, sans doute, ce que nous autres, Occidentaux comprenons le moins bien.

En ce qui concerne l'U.R.S.S., je voudrais vous parler de deux livres qui m'ont particulièrement marqué.

Le premier s'intitule : 7000 jours en Sibirie. L'auteur, Karlo Stajner, était un communiste qui combattait dans la clan-

destinité yougoslave. En 1932, il peut enfin réaliser son rêve : aller vivre en U.R.S.S., le paradis : le pays qui concrétise l'idéal pour lequel il s'est battu. A Moscou, il est accueilli comme un héros. Les banquets succèdent aux banquets. C'est, au début, une grande fête perpétuelle, dont il désire vivement sortir pour servir enfin ce pays qu'il admire, sa patrie idéale. On va lui trouver un travail. Il dirigera une imprimerie. Tout ira bien pendant quatre ans, jusqu'à cette nuit d'hiver où la Guépéou frappe à sa porte. Il se retrouvera en camp de travail en Sibirie. Il y restera vingt ans sans savoir exactement de quoi il était accusé. La mort, même, paraissait l'avoir oublié dans ce bout du monde glacé où les hommes tombaient comme des mouches. Jusqu'au jour où Tito, réconcilié avec Staline, tend à celui-ci, sans grand espoir sans doute, une liste de noms et prénoms. C'est ainsi que Stajner sera libéré, pourra revenir chez lui et écrire ce récit qui est un témoignage terrible.

Le second livre qui est toujours présent à ma mémoire, c'est Contre tout espoir de Nadejda Mandelstam. Son mari, Ossip Mandelstam, était certainement l'un des plus grands poètes russes du vingtième siècle. (Et je parle sous l'autorité de spécialistes qui s'y connaissent mieux que moi). Nadejda raconte la vie d'exil, de mort sociale, de véxation et de misère qu'elle a vécue avec Ossip. Jusqu'au jour où, là aussi, la Guépéou fait son office. Elle viendra arrêter Mandelstam. C'était le prix d'un poème : « L'Ours » où Staline, peut-être s'était reconnu. On ne saura jamais ce qu'est devenu Mandelstam, cet extraordinaire poète, dont l'une des dernières phrases dites à sa femme aura été : le premier devoir d'un homme c'est de vivre.

Dans le premier cas, celui de Stajner, l'idéologie aveugle a tué l'idéal qui l'avait suscité. Dans le second cas, l'idéologie a étouffé la poésie, c'est-à-dire cette magie créatrice qui n'appartient qu'à l'homme.

Ces deux hommes, communistes convaincus, il faut le préciser, ont été l'un tué, l'autre détruit par le système qu'ils avaient contribué à mettre en place.

Pourquoi vous en ai-je parlé ? Parce qu'il semble bien que, dans le cas qui nous préoccupe, il y ait similitude. Certes, nous ne sommes plus sous Staline. Mais il me semble bien, à la lecture du dossier, que les membres du Comité Karabagh, sont aussi des communistes, membres du parti.

Il m'arrive, parfois, le soir, d'écouter Radio Moscou internationale. Je puis vous assurer que les journalistes que j'entends n'ont aucune attitude critique vis-à-vis du pouvoir. Je pense d'ailleurs que c'est le contraire qui vous étonnerait. Or, il y a parmi les prisonniers Samuel Gévorkian, commentateur à la radio Télévision d'Erevan. Je crois pouvoir assurer sans grand risque de me tromper qu'on ne peut être commentateur à la Radio Télévision, là-bas, sans avoir une carte du parti.

Donc nous ne sommes pas en face d'opposants purement idéologiques. Mais, sans doute, d'intellectuels, qui sont comme les porteurs d'âme de leur civilisation, la mémoire et l'espoir de leur pays.

Il semblerait d'ailleurs, que la Perestroïka ait changé le visage de la dissidence.

J'ai un ami, Jean Pierre Barou, qui a eu le privilège de rencontrer, dernièrement, Sakharov à Moscou. Il en a obtenu une longue interview qui a paru dans la presse internationale. L'autre soir, nous dînions ensemble, et il m'a rapporté certains propos, certaines iniquités de Sakharov. Pour lui, la démocratisation, les élections, auraient l'effet pernicieux de limiter le débat à l'intérieur du système, et de faire taire la voix de la dis-

side. C'est peut-être pour répondre à cette critique qu'on vient de lui permettre d'être élu. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que la dissidence, aujourd'hui, en U.R.S.S., n'est plus l'affaire d'individus isolés. Mais qu'elle est l'affaire des peuples. La brèche ouverte par la Perestroïka a déplacé le problème. On y défend plus la liberté individuelle, mais celle des peuples à disposer de leur culture, de leur mémoire, de leur identité. Le prix en sera sans doute lourd. Il n'y a qu'à voir ce qui se passe en Géorgie. L'apprentissage de la démocratie est un chemin difficile semé d'embûches et de soubresauts sanglants. Mais, face à ces terribles formalismes, il est vital que les voix ne se taisent pas. Les nôtres, pour dire qu'elles peuvent

comprendre la difficulté de certaines situations, mais, pour dire aussi que les autres voix, celles qui sont l'âme d'un peuple, ne doivent pas être étouffées par la porte des prisons. Je voudrais terminer par deux vers, deux vers tout simples d'un poème de Rouben Mélik. Rouben Mélik est un poète arménien que j'avais eu l'occasion de rencontrer, il y a une trentaine d'années, pas très loin d'ici, à Millau. Aujourd'hui, par les hasards de la vie je l'ai retrouvé dans un livre que m'a prêté Gérard Dédéyan. Ces deux vers me paraissent résumer l'âme et le sort de l'Arménie.

«Autant frappe à ma porte une mort si cruelle, Autant je dis la vie avec autant d'espoir»

Միտքս եկաւ ծերունի այդ քահանային պատմութիւնը, էջմիածնի մէջ: Կրօնի թէ մինչեւ այսօր հաստատ կը հաւատայ թէ երկրը տալիս է, ու ինչ քարով անդուր յիշուող պիտի հասնիք, որը ճիշդ ինչպէս հոս՝ Սէյսսէլէյն այս Տըւանդանին (4), անկուրծեան վրայ կը բացուի:

Մեծ պապը թերեւս իր օրերն ապրուած էր ըլլայ, Կարո վերջնական ըլլաւ, սա, գերքս: Կարո վերջնական մտածումը բուն մէջ, ներաշխարհի մէջ հետզհետէ խորասուզուի մայրթիւղով իրեն պատմութիւնը ըլլալու համար թէ վերջնական պիտի չըլլայ երբեք, կը դատաւարութիւն միշտ հարց տալու եւ ինծի թէ ո՞վ եւ ո՞վ: Մենք ո՞վ, ո՞վ մենք երդուի կամ մենք չեղողէն: Մինչեւ որ ասիկա կրօն անցնի, յարի, խորհուրդը անիմանալի: Քանզի, եթէ ճիշդ է թէ մարդ չի յիշեր իր ծնած ըլլալը, այսուհանդերձ կրօնը չէ մոռնալ թէ դոյուրիւն ունենալ չի բաւեր պատմական եւր սովասարկութեան, եւ ոչ իսկ անոր՝ որ միայն իր քաղաքը կը փնտէր (5):

- 1.- Le Rhône.
2.- «Վանեցէյ բնութիւնը՝ քառասուն տարի ընդհատուած»: Փրանսական առած:
3.- «Ե՛կ հազելիս, րեսնեմ երէ վարդը, որ արեւմտի դէմ քանգ էր իր ծիրանի գգեստն առաւօտուն, երեկոյան չէր քափած արդեօք ծալիքն իր ծիրանու գարդ գգեստին, եւ գոյնն երեսին՝ անուր ձերիմն»: Փիէտա տը Ռոնարը, Տարիքը ան կասկած:
4.- La Pointe de Seyssuel.
5.- Արքիւր Միլլըր, իր Յուշերէն մէջ՝ Ուրիլըր Սարդեանի մասին:

(\*) Նոր լոյս տեսաւ Ժ.ժ. Վարուժանի «2015 Tentative III» հատորը (Գիրքը հրատարակչական) որով նույն վր. Գ. Գեւորգիանի քարգիւնութիւնը:





ԿԻՐԱԿԻ  
ՅՈՒՆԻՍ 2  
DIMANCHE  
2 JUILLET  
1989

# ՀԱՐԱՏ

## ՄԻՏՔ ԵՒ ԱՐՈՒԵՍ

# HARATCH

LE PREMIER QUOTIDIEN ARMÉNIEN EN EUROPE-FONDE EN 1925  
83, RUE D'HAUTEVILLE — 75010 PARIS  
DIRECTRICE: ARPIK MISSAKIAN  
TEL. . 47. 70. 86. 60 — TELEX: HARATCH 280 868 F  
C.C.P. PARIS 15069-82 E — 51027317 A R. C. PARIS

LE NUMERO : 4,00 F

ՀԻՄՆԱԳԻՐ՝ ԸՆԿԱՐՇ ՄԻԱՔԵԱՆ

ԹԻՒ 140

ԲԱԺԱՆՈՐԴԱԳՐՈՒԹԻՒՆ  
Ֆրանսիա : Տար. 700 Ֆ. — Վեցամսեայ : 360 Ֆ.  
Արասահման : Տար. 1000 Ֆ. (ամէկօրեայ առաքում)  
850 Ֆ. (շաբաթական առաքում) — Հատը : 4,00 Ֆ.

64րդ ՏԱՐԻ — ԹԻՒ 17.048

Fondateur: SCHAVARCHE MISSAKIAN

64e ANNÉE — No 17.048

## UNE RÉVOLUTION POUR QUOI FAIRE ?

Il y a révolution et révolution. Il y a celle que l'on déverse quotidiennement sur les murs, à travers les jets d'eau de la Concorde, les manuels scolaires caricaturaux et les journaux populaires ou pas, et il y a le bilan plus froid et moins médiatique dressé par les historiens depuis deux siècles. Il y a encore, parmi ces derniers, ceux qui nous «révèlent» que cette révolution a bouleversé le monde, a encouragé les peuples à se libérer de l'oppression, a inspiré tous les révolutionnaires de tous les continents, a mis à l'ordre du jour «les droits de l'homme», etc. En un mot, le bonheur de l'humanité a été annoncé par décret un jour de 1789 par des demi-dieux ayant pris racine dans cette glorieuse et unique terre de France. L'envers de la médaille, c'est une Europe mise à feu et à sang, la conscription généralisée et des guerres totales mettant en action des centaines de milliers de soldats au nom d'une patrie; c'est le développement du colonialisme; c'est l'émergence de l'Etat-nation, avec pour conséquence le broyage des cultures minoritaires dans un moule standardisateur; c'est un Etat jacobin ultra-centralisateur et autoritaire; c'est la mort du droit à la différence; c'est l'instauration de barrières douanières; c'est la fin de la libre circulation des hommes et des idées; c'est le génocide vendéen contesté par certains.

Absence de modestie et idéalisation républicaine ne sont pas nécessairement la meilleure manière d'éduquer les foules. On sait où a mené l'idéalisme au nom duquel tant d'horreurs ont été commises. Abstraction faite de ces dérapages contemporains, il n'en reste pas moins que cette révolution française a marqué la conscience des peuples et a provoqué l'enthousiasme par ses déclarations généreuses évoquant les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Mais, en quoi celle-ci a changé la vie des Français? Les bouleversements les plus notables — outre évidemment la mise à l'écart de l'aristocratie —, c'est l'émergence d'une bourgeoisie dirigeante qui prend les rênes du pouvoir et introduit ses propres valeurs dans le système social; c'est la réduction du rôle de l'Eglise dans les affaires de l'Etat; c'est, paradoxalement, l'introduction progressive de la morale bourgeoise: c'est le travail et l'épargne valorisés; c'est le transfert rapide du rôle social et caritatif de l'Eglise à l'Etat.

Chacun d'entre nous a pu, durant ses années de lycée, constater que la Révolution s'est bâtie sur les ruines de la monarchie. Cette dernière a, en effet, été rendue responsable de tous les maux de la société et a catalysé, par une politique particulièrement maladroite, tous les griefs contre elle. Il est vrai qu'avant d'en arriver à l'abolition de la royauté, une foule de petits et grands événements, déjà révélateurs, a contribué à préparer les esprits et à coaliser la plupart des couches sociales contre un pouvoir décadent. Les «lumières», avec ses encyclopédistes, ses Rousseau et autre Voltaire, ont évidemment préparé, plus que quiconque, ces

événements. Tous les germes de la Révolution et les idées directrices qui l'ont guidée sont déjà contenus et développés dans les œuvres littéraires et théâtrales du XVIII<sup>e</sup> siècle. La tradition hellénique est également largement sollicitée et sert souvent de référence aux membres de l'Assemblée constituante ou de la Convention. Comme dans toute révolution, il a cependant fallu passer des intentions aux actes.

Et là, les résultats n'ont pas été à la hauteur des espérances suscitées après la chute de la monarchie. Désorganisée, l'économie du pays est dans une situation catastrophique et la pénurie de denrées alimentaires se généralise rapidement. Les anciennes terres détenues par l'aristocratie et le clergé et nationalisées sont bradées à vil prix à des bourgeois et de riches laboureurs qui, bien que moins paternalistes que la noblesse déchue, poussent au désespoir leurs métayers par leurs exigences et se substituent aux premiers comme gros propriétaires terriens. De nouvelles fortunes se bâtissent ainsi, laissant l'essentiel de la population dans le besoin. Ainsi que l'ont constaté nombre d'historiens contemporains, il s'agit donc et surtout d'une révolution des

par  
**R. H. KEVORKIAN**

idées. Celles-ci ne sont pas toujours nouvelles, mais on a au moins le mérite de les réitérer solennellement. Quant aux aspects noirs de la révolution, notamment l'exécution de milliers de personnes, ils ne font que confirmer la règle: les violences et les excès inhérents à ces situations.

Qu'en est-il du rayonnement de la Révolution française à travers le monde? A cet égard, le résultat n'est pas négligeable chez les peuples opprimés, à la recherche d'une leur annonciatrice de leur libération, mais à peu près nul en Europe occidentale, sauf peut-être en Italie dans les décennies suivantes. Il y a en effet une étroite relation entre la révolution sociale et les mouvements de libérations, la première sous-tendant et nourrissant les seconds. Et par un juste retour de l'histoire, la Grèce, à laquelle les idéaux de la Révolution doivent tant, trouva en France, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un soutien massif qui contribua à sa libération du joug ottoman. Les chefs du mouvement grec furent du reste presque tous formés en France et étaient nourris de culture révolutionnaire. Chez les Arméniens — qu'il nous soit permis d'en dire deux mots ici —, le prestige de la France, reposant notamment sur sa puissance militaire et son rôle de protectrice des chrétiens d'Orient, loin d'être réduit, suscita l'enthousiasme des jeunes géné-

## ՓՐԱՆՍԱԿԱՆ ՅԵՂԱՓՈՒՈՒԹԵԱՆ ԱԶԴԵՑՈՒԹԻՒՆՆԵՐԸ ԱՐԵՒՄՏԱՀԱՅՈՑ ԶԱՐԹՕՆՔԻՆ ՎՐԱՅ

Նոր գաղափարի և նոր ցանած սերմի  
Ազնիւ պտուղներ հատումնան արագ:  
(Յեղափոխական երգ)

Փրանսական Յեղափոխութեան ազդեցութիւնները ակնհեռ են թէև 19-րդ դարու Արեւմտահայոց Զարթօնքին վրայ, բայց պատմական փաստաթուղթերու բացահայտման պատճառաւ կարելի է միայն հետեւութիւններով դոճանալ, ապաւինելով՝ պատճառի եւ արդիւնքի կապակցութեան սկզբունքին:

Դիտելի է թէ այդ ազդեցութիւնները որոշ յատկանշով թափանցած են Արեւմտահայոց հանրային կեանքէն ներս: Այդ շրջանին դեռ չկային հաղորդակցութեան միջոցներ եւ Պոլսոյ Հայութեան հիւսնաւորութիւնը կը պահէին Եւրոպայի հետ, այն ալ դեռ պատմական շրջանակներու միջոցաւ, անուղղակիօրէն:

Օսմանեան Պետութիւնը համատարած բանտ մըն էր («Բանտի մէջ բանտ» ըստ հանճարեղն Պարոնեանի սահմանումին) որուն դռները կը բացուէին պատերազմներու համար միայն, եւ որոնց մասնակցելու իրաւունք չունէին ոչ-խալամները: Իսկ Թրքահայք կ'ապրէին բռնատիրական չափազանց դժան դրութեան մը մէջ, անհատական գետնի վրայ նկատուած ըլլալով իբր պարզ ստրուկ (Ռայա), իսկ հաւաքական գետնի վրայ ալ՝ լոկ կրօնական համայնք, որ կ'ենթարկուէր կամայական իշխանութեանը Սուլթանին կողմէ նշանակուած Պատրիարքներուն եւ ամենազոր փաշաներու ապաւինող մեծահարուստ Ամիրաններուն:

Նման պայմաններու մէջ է, որ Փրանսական Յեղափոխութեամբ ծնունդ առնող լոյսի ու յոյսի մեծ ալիքները, հակառակ խուճերու ու խարակներու ընդդիմութեան, կը թափանցեն ի վերջոյ Թուրքիոյ սահմաններէն ալ ներս: Իբր առաջին ե-

ղելութիւն, եւ լոկ կայրութիւնը վերագրուէ իր կեանքի ջանադրութեամբ, Սուլթանը 1839-ին Բարենորոգում (Թանզիմատ) կը հռչակէ հարկադրաբար, Եւրոպայի առջեւ մասամբ բանալով փակ դռները, եւ կարգ մը իրաւունքներ շնորհելով ոչ-խալամ հպատակներուն ալ, յուսալով այդ կերպով ապահովել Արեւմտեան Մեծ Պետութեանց (Անգլիա, Ֆրանսա) պաշտպանութիւնը, ընդդէմ շեշտուող վտանգներուն (Ռուսիա, Եղիպտոս): Թանզիմատը հետեւաբար, առիթ կը դառնայ որ հինգ դարու թմբիբէն արթննալով, Թրքահայքն ալ սկսին հետա-

Գրեց՝  
**ՏԻԳՐԱՆ ՀԱՅՆԱՆ**

բըրքուի Ազատութեան ու Արդարութեան գաղափարներով, որոնք սակաւ գետնի կը շահէին մասնաւորաբար Փրանսա ուսանած երիտասարդներու ջանադրութեամբ:

Եւ արդէն այդ լուսամբիտ երիտասարդներն են, որ չիման մէջ զանուած ըլլալով 1830-ի ու 1848-ի Փրանսական Յեղափոխութիւններուն հետ, ու սողորուած՝ ազգային նոր խաչներով, կը լծուին պայքարի Պատրիարքներու ու Ամիրաններու անհակակշիւ իշխանութեան դէմ, յաջողելով պարտադրել ի վերջոյ ժողովրդավարութեան հիմնական սկզբունք-

rations qui, grâce, entre autres, aux initiatives des P. P. Mekhitaristes, avaient pris l'habitude de venir étudier en Europe où elles s'imprégnaient des valeurs des «lumières». Du reste, l'évolution de la société arménienne, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les réformes imposées et la nouvelle «Constitution nationale» arménienne doivent beaucoup à ces jeunes gens décidés à ne plus accepter l'oppression interne des notables proches des milieux de la cour ottomane. Ne vit-on pas un Stephan Voskan participer en personne, durant ses années d'études à Paris, à la révolution de 1848 et éditer deux revues modernistes, avant de s'en retourner en Orient

et d'y publier des journaux porteurs des valeurs de la Révolution.

Au reste, même si l'instruction ne figure pas explicitement dans les droits proclamés par la déclaration de 1789, elle n'en est pas moins introduite dans la constitution de 1791. En un mot, c'est par l'instruction publique, l'éducation de l'homme, son élévation d'esprit, qu'une société s'émancipe. Tel est, du moins, le message que la Révolution française tenta de faire passer et qui se matérialisa dans les faits dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.







# ՀԱՐԱՇ

## ՄԻՏՔ ԵՒ ԱՐՈՒԵՍՏ

# HARATCH

LE PREMIER QUOTIDIEN ARMENIEN EN EUROPE-FONDE EN 1925  
83, RUE D'HAUTEVILLE — 75010 PARIS  
DIRECTRICE: ARPIK MISSAKIAN  
TEL.: 47. 70. 86. 60 — TELEX: HARATCH 280 868 F  
C.C.P. PARIS 15069-82 E — 51027317 A R. C. PARIS

LE NUMERO : 4,00 F

ՀԻՄՆԱԴԻՐ՝ ԵՆԻԱՐԵ ՄԻԱՔԵԱՆ

ԹԻԻ 141

ԲԱԺԱՆՈՐԴԱԳՐՈՒԹԻՒՆ

Ֆրանսիա: Տար. 700 ֆ. — Վեցամսեայ: 360 ֆ.  
Արտասահման: Տար. 1000 ֆ. (ամբողջապատում)  
850 ֆ. (շաբաթական ամսական) — Հատը: 4,00 ֆ.

ՏԻՐԻ 8ԱԴԻ — ԹԻԻ 17.091

Fondateur: SCHAVARCH MISSAKIAN

65<sup>e</sup> ANNÉE — No 17.091

## Sirarpie DER-NERSESSIAN

## ՄԻՐԱՐՓԻ ՏԵՐ-ՆԵՐՍԷՍԵԱՆ

Dans ces quelques lignes, qui ne sont ni une biographie, ni une analyse de son oeuvre, je voudrais exprimer ce que trente ans de relations avec Mlle Der Nersessian m'ont appris d'elle. C'est moins simple qu'il ne paraît.

Elle n'avait rien de la molièresque «femme savante», personnage qui, soit dit en passant, ne semble guère en voie de disparition. Elle n'en avait ni la pédanterie, ni l'arrogance, ni la minceur du vernis scientifique, bien au contraire. Son affabilité, sa modestie surprenaient le visiteur peu habitué à la qualité d'un tel accueil de la part d'une sommité internationalement reconnue. Son aisance et son savoir-vivre dénonçaient cette parfaite éducation qu'on dispensait autrefois aux jeunes filles des grandes familles du Proche Orient.

Cette savante ne s'enfermait pas dans la tour d'ivoire de ses recherches et restait attentive aux rumeurs du monde. On aurait pu la croire douillettement conservatrice et l'on s'étonnait de son extrême sensibilité aux injustices sociales, aux malheurs du tiers-monde, aux drames des pays opprimés. Au printemps 1968, j'avais été frappé par sa façon de suivre les événements, lucide et indulgente, exempte d'hostilité, d'agacement ou d'ironie. Elle avait perçu avant bien d'autres le fond de désespérance de la révolte étudiante. Une personnalité hors du commun, vraiment, ne serait-ce que par sa sympathie pour la jeunesse.

par

J.-M. THIERRY

Ce qui m'a surtout frappé, en effet, c'est la façon dont elle recevait les jeunes venus lui exposer leurs projets ou lui demander conseil. Elle écoutait patiemment les exposés, souvent maladroits, les hypothèses, même aventureuses. Elle les discutait objectivement et les corrigeait en donnant l'impression de traiter l'interlocuteur en égal. Elle n'hésitait pas à prendre le temps qu'il fallait pour rechercher un document et fournir le renseignement souhaité. Avait-elle oublié un détail, qu'elle vous écrivait sans tarder. Je crois n'avoir jamais rencontré quelqu'un d'aussi généreux, d'aussi peu jaloux qu'elle, dans ce monde intellectuel où la compétition (parfois féroce) devient loi. Tous ceux qui l'ont approchée sont, je pense d'accord et j'en ai fait personnellement l'expérience car, si je n'étais plus jeune, je n'en étais pas moins un débutant. Je me souviens. C'était dans les années soixante quand la chance m'avait fait retrouver en Turquie orientale, des églises arméniennes inédites. Non seulement elle n'avait pas voulu, en dépit des propositions que ma femme et moi lui avions faites, exploiter nos documents, mais elle nous avait encouragés à publier nous-mêmes nos découvertes, faisant preuve d'une belle confiance que nous nous sommes toujours efforcés par la suite de ne pas trop décevoir.

Quand les éditions Mazenod m'ont proposé de rédiger une étude générale sur l'art arménien, ma première démarche, avant d'accepter, fut d'aller demander à S. Der Nersessian ce qu'elle en pensait. Or non seulement elle ne m'a pas dis-

suaillé d'entreprendre ce travail qui allait malgré tout recouper le sien à moins de dix ans de distance, mais, malgré sa fatigue et ses soucis, elle s'est mise à ma disposition et elle a notamment contrôlé toute ma rédaction sur l'art des miniatures. Je serais bien ingrat si je le dissimulais ou l'oubliais.

Il ne faudrait pas croire que sa courtoisie cachait une quelconque pusillanimité ou indifférence car elle savait se montrer, envers ceux qui se voulaient ses disciples, nette et franche à l'occasion. Ses jugements, toujours soigneusement pesés, étaient parfois sévères, mais elle condamnait rarement et trouvait volontiers des excuses. A la fois procureur et avocat, elle savait l'ambiguïté des comportements humains et l'interlocuteur partait toujours encouragé sinon rassuré.

Tous les ans avant notre départ pour la Turquie, j'allais lui soumettre notre programme et au retour, le résultat de nos recherches. C'était — tant sa joie était grande et son intérêt attisé — un plaisir pour nous de projeter dans son appartement de l'avenue de Versailles les diapositives de monuments qu'elle croyait détruits à jamais et qu'elle ne connaissait souvent que par les manuscrits qui y avaient été enluminés. Car elle n'avait rien perdu de son enthousiasme pour tout ce qui touchait à l'Arménie et s'émerveillait quand quelque étudiant d'origine arménienne venait lui confier son intention d'étudier sa culture nationale. Du reste, elle se proclamait patriote, mais soulignait que cet engagement n'altérait en rien son jugement et que l'impartialité était sa règle absolue.

Sa personnalité s'est bien exprimée dans la façon dont elle a mené ses recherches et sa carrière. La comparaison est saisissante avec la démarche de J. Strzygowski. Le savant viennois pressé et visionnaire, utilisant les matériaux de chercheurs européens ou arméniens, les a publiés, ce qui est louable, mais pour soutenir sa thèse sur l'origine et le développement de l'art chrétien primitif, ce qui était prématuré et critiquable. Sa documentation en effet, était tout à fait insuffisante comme l'ont prouvé les nombreuses et importantes découvertes faites depuis. Le gros ouvrage, qu'il a consacré à l'art arménien et qui a fait autorité pendant plusieurs décennies, laisse maintenant voir ses outrances, ses erreurs et ses lacunes. A l'opposé, mademoiselle Der Nersessian a amassé et étudié personnellement d'innombrables manuscrits arméniens (et byzantins, ce que l'on sait généralement moins). Grâce à sa connaissance des textes sacrés, elle a pu analyser l'iconographie des miniatures. Les publications qu'elle a faites ont été d'abord des catalogues, ce qui n'excluait évidemment pas des conclusions stylistiques et comparatives et ce travail de documentation s'est poursuivi pendant 60 ans avant qu'elle ne livre au public cultivé son fameux ouvrage de synthèse générale, *l'Art Arménien*.

Je m'aperçois que je brosse un tableau que d'aucuns pourraient prendre pour un dithyrambe de circonstance, mais je prie le lecteur de me laisser le bénéfice de la sincérité. Je ne dis d'ailleurs pas que la longue vie exemplaire de Mlle Der Nersessian, malgré les satisfactions et les honneurs qui ne lui furent point marchandés, fut joyeuse. Déjà vivre l'époque du génocide (même si on en subit pas directement les atrocités) est pour l'adolescente

Վիկտոր Նիկիտիչ Լազարեւից յետոյ համաշխարհային արուեստագիտութիւնը կորցրեց իր երկրորդ հալածակ ահանաւոր ներկայացուցիչին: Յուլիսի 5-ին Փարիզում իր մասկանացուն կնքեց Հայաստանի գիտութիւնների ահազեմիայի արտասահմանեան անդամ, նշանաւոր բնագիտաբան և հայագէտ Սիւրարիի Տէր-Ներսէսեանը: Վիկտոր Նիկիտիչ Լազարեւից համաշխարհային հեղինակութիւնն վաստակեց իտալական, բնագիտական, սոսակական զեղանարչութեանը նուիրուած աշխատութիւններով և շատ քիչ զրեց հայ արուեստի վերաբերեալ, մինչդեռ Ս. Տէր-Ներսէսեանի երկերը արտասահմանեան ժամանակակից հայագիտութեան հիմնական և առաւել կոթողային նուաճումները հանդիսացան, խթանեցին հայագիտութեան վերելքը արտասահմանում: Մինչև իր կեանքի վերջը Ս. Տէր-Ներսէսեանը միշտ մօտ կանգնած մնաց Սփիւքի Հայութեան բոլոր ձեռնարկներին և գործուն մասնակցութիւն ունեցաւ նրա հոգեւոր կեանքին: Նա բազմաթիւ անգամներ ելոյթներ է ունեցել հայկական հաւաքոյթներում, հրատարակաւ իր դասախոսութիւններ կարդացել հայ արուեստի վերաբերեալ: Եօթը տասնամեակ է նրա անունը չի իջնում հայ մամուլի էջերից: Նրա հայագիտական առաջին քայլերը խրատուսել են մեր մշակութի վաստակաշատ երախտաւորներ Գարեգին Յովսէփեանն ու Արշակ Զօպանեանը, նրա ելոյթներով և դիտական յաջողութիւններով հիացել և ոգեւորուել են անուանի վրդասանուհի Զօպէլ Եսայեանն ու ճանաչուած բանաստեղծուհի, լրագրող Անայիսը... Բոլորովին վերջերս մենք նրա անունը տեսանք ի թիւս այն արտասահմանեան դիտականների անունների, որոնք իրենց ձայնով «Լազարեւից» կոմիտէի անդամների: Հետոյից հետո Ս. Տէր-Ներսէսեանը միշտ ուշադիր հետեւել է Սորս. Հայաստանի գիտութեան, արուեստի նուաճումներին և միշտ ուրախացել ու ողջունել մեր ձեռքբերումները:

Ահանաւոր դիտականը իրենից յետոյ թողնում է հարիւր քառասունի հասնող դիտական ուսումնասիրութիւններ՝ մենագրութիւններ, յօդուածներ, որոնք անգնահատելի արժէք ունեն ընդհանրապէս միջնադարեան մշակութի և պատմութեան հետազոտման գործում: Բնագրագիտութիւն, պատմագիտութիւն, մանրանկարչութեան, քանդակագործութեան, որմնանկարչութեան, արծաթագործութեան ուսումնասիրութիւն՝ ահա այն բնագաւանները, որտեղ իր զգալի աւանդն է ներդրել նշանաւոր հայագէտը: Հանդուցեալի անունը քաջ յայտնի է տարբեր երկրների բնագիտականներին

qu'elle était une épreuve qui a du laisser des traces indélébiles.

Parfois, en dépit de sa réserve, j'ai surpris dans ses propos ou dans ses silences une note de mélancolie. L'amour qu'elle vouait à sa sœur Araxe et le dévouement avec lequel elle l'a soignée et entourée pendant de longs mois, aux dépens de sa résistance physique et morale, laisse entrevoir tout un pan affectif de sa personna-

լի հայագէտներին: Իր երկերով նա անվիճելի հեղինակութիւն էր ձեռք բերել աշխարհի միջնադարագէտների շրջանում: Կեանքի օրոք նա արդէն դարձել էր գիտութեան խոհական դասական: Դժուար է գտնել ուրիշ այլ հայ կնոջ, որի անունը աշխարհային շարքում լինէր աշխարհի դիտական հաստատութիւններում և գիտութեան կարեւոր ներկայացուցիչների շրջանում: Նրա կերպարը սերտ միասնութեամբ է կերտուել միջնադարագիտութեան վերջին եօթնամասուն տարիների պատմութեանը: Ս. Տէր-Ներսէսեանի անունը անքակտելիորէն կապուած է հետաւոր անցեալի և մեր օրերի աշխարհի կարեւոր դիտականների կենսագրութեան հետ: Նա իր առաջին յօդուածներից մէկը գրել է հոգեւոր բնագիտաբան Գարեգին Միլէյի հետ 1927 թուականին, իսկ վերջինիս կեանքն ու գործունէութիւնը վաղուց պատմութիւն է դարձել: Տարբեր ժամանակներում նրա երկերը իրենց պարզ և համարելի գրախօսել ուսմանական և գոթական արուեստների ամենահեղինակաւոր պատմաբաններից եւրոպիս Բալթուշայտիսն ու աստուրիական արուեստաբանական գրագրոցի ներկայիս պարզալուր Օթթօ Դեմուր, Փրանսիական արուեստաբանական նորագոյն գրագրի հիմնադիր Անտոէ Կրայարը, ամերիկեան արուեստագիտութեան ներկայիս պատրիարք Քուրտ Վալցմանը, նրա բարեկամներից է եղել և նրան հովանաւորել նշանաւոր արաբագէտ ամերիկացի Ս. Ա. Վասիլեւը, նրա բարեկամներից են խաչակրաց գրքաբուստի յայտնաբերող, անգլիական մեծանուն բնագիտագէտ Հուլիո Բուխթալը և ամերիկեան ժամանակակից բնագիտութեան առաջնորդներից Իգոր Շեչենկոն, նրան դեռևս 1929 թուականին ուսմանական արուեստը ուսումնասիրելու համար յատուկ Ռուսինիա է հրաւիրել ուսմանական ժողովրդի մեծ լուսատու Նիկիտիչ Երզան:

Որոշ առումով Ս. Տէր-Ներսէսեանը շարունակեց մեծանուն հայագէտ և բնագիտագէտ Նիկիտայտ Արնցի գործը: Եթէ Ն. Արնցը բացալատեց Հայերի աւանդը բնագիտական կայրութեան կառավարման և ուղղական հզօրութեան ամբապնդման գործում, ապա Ս. Տէր-Ներսէսեանը վեր հանեց բնագիտական քաղաքակրթութեան դարգացման բնագաւանում Հայերի ունեցած մշակութային գործունէութիւնը: Ս. Տէր-Ներսէսեանը կարողացաւ բնագիտականից սահմանազատել և բնորոշել այն ազգային օրինաւորութիւնները, որոնք կարեւորում են հայ արուեստը իբրև անկախ և ուրոյն գիմագիծ ունեցող մը

lité, qu'elle se gardait de livrer et qui probablement n'a pas trouvé à s'exprimer complètement.

L'inélectable est donc arrivé. A quoi bon les condolécances et les banalités ?

«Tout ce qui a été ne peut être autrement qu'il ne fut; le possible est toujours relégué dans l'avenir, seul règne de la liberté» (M. de Unamuno).















# ՅԱՐԱՏ

## ՄԻՏՔ ԵՒ ԱՐՈՒԵՍ

LE NUMERO : 4,00 F  
ՀԻՄՆԱԳԻՐ՝ ԸՆԿԱՐԵ ՄԻԱՔԵՆԱՆ  
Fondateur: SCHAVARCH MISSAKIAN  
65° ANNÉE — No 17.137

## Ages et Usages de la Langue Arménienne (\*)

Marc Nichanian

- 1 -

Լուրջ գրախօսութիւնը գուցայ ոճ կը պարտադրէ, մանաւանդ երբ խնդրոյ առարկայ գրքին հեղինակը գրախօսողին պրակտիկն է: Բայց լրջութեան եւ ինքնազգայութիւնի պարտականութեան ամենախիստ գործադրութիւնն իսկ պէտք չէ արգիլել ընդհանուր պատումի մը հակիրճ արտայայտութիւնը, գրախօսական մանրամասն վերլուծութիւնն առաջ:

Ուրեմն պարտականութիւնն մըն է հաստատել հիացում՝ այս գրքի բազմապիսի կրկնօրէնութիւններուն հանդէպ: Հիացում, որ չէ հիմնուած իբր թէ «հայկական» եւ «փոքր-ածուական» աղբատիկ չափանիշներու կիրարկումին վրայ, ոչ ալ մղուած է կեթիւնական բարեացակամութենէ: Պարզապէս պէտք է վկայել որ Նշանեանն ստանձնած է դժուար - իրագործելի առաքելութիւններ, եւ յաջողած է զանոնք իրականացնել: Մասնագէտի հմտութեամբ գրուած գիրք մըն է այս, սակայն մասշնի՜ ուեւ ուշիմ եւ բանիմաց ընթացողը: Գիրքը բազմակերպ երկար է - 226 էջ - սակայն երկար չի թուիր անոր ընթացքով, քանի որ հեղինակը աւելորդ տուեալներու շարան մը չէ որ կը մատուցէ ընթերցողին, այլ պատում մը, որ միաժամանակ կը հետապնդէ վարկածի մը հաւանականութիւնը, եւ որ կը համոզէ ընթերցողը, թէ լաւ հիմնադրուած է այդ վարկածը (hypothèse): Աւելին: Նշանեան կը պատմէ հայ լեզուի պատմութիւնը, սեւեռելով գրաւոր, գրանցուած, գրութեանական, գրական լեզուի զարգացման, անկումին եւ զարթումի անկումադարձ հանգրուաններուն վրայ: Եւ այնքան յստակ ու կարգապահ է այս սեփականութիւնը, որ գիրքը կը յաջողի խուսափել նման աշխատանքներու դիմադրուած ամենամեծ վտանգէն, որ է հիմնական պատմութիւն եւ վարկածին կորուստը, մանրամասնութիւններու տեղատարափին մէջ: Գիրքը կը մատուցէ այն տուեալները միայն, որոնց պէտք ունի ընթերցողը: Գրկնութիւն կայ միայն հոն՝ ուր կիրկնութիւնը վերաբար մըն է անցնող էջերուն, եւ որ կը զիջարացնէ ընթերցողին մտքին հեղափոխանցող զէպի նոր նիւթ եւ յաջորդող հանգրուան:

Եւ վերջապէս, պէտք է ընդգծել որ Նշանեանի այս գործը գրաւոր լեզուի պատմութեան անդին ընթացքն է: Այդ պատմութիւնը գրելը, ըստ հեղինակին, կը նշանակէ վերլուծել նաեւ ոչ-լեզուական այն պայմանները եւ գործօնները, որոնք բնորոշիչ գեր ունին գրաւոր լեզուի պատմութեան հոյանքին մէջ: Եւ այս գիրքին ամենէն եզակի նուաճումն է թերեւ՝ իրեն յատուկ պատմութեան - քաղաքական վերլուծութեան հեղինակութեան հարցին, որ արքայական տոհմերու, կղերական միապետութիւններու կամ կուսակցական ղեկավարութիւններու վարկածին հետ չի՝ չփոխուել երբեք, այլ կը մնայ ամենէն խորունկ եւ առեղծուածային երեւոյթը՝ լեզուներու, հասարակականութիւններու, ազգերու անցեալին ու ներկային մէջ:

Թեան 20 էջ կը տրամադրէ Նշանեանի, էջեր՝ զորս կարգաւոր պարտադրի պէտք չէ զգայ ընթերցողը: Յետոյ կ'անցնի Հինդերորդ դարուն: Հետաքրքրական եւ յանդուգն հաստատումներու մասնագէտն է հոս հեղինակը, յանդուգն՝ բայց նաեւ համոզիչ: Օրինակ, կը գրէ թէ «հաւանաբար» Արշակունեաց պայտաւներու մէջ պարթեւերէն կը խօսէին մինչեւ 224 թուական, որմէ ետք, շնորհիւ Պարթեւներու անկումին եւ Սասանեան Պարսկիւններու եւ Հայերու միջեւ ստեղծուած թըշնամութեան, դանդաղորէն Հայոց արքունիքի լեզուն վերածուեցաւ հայերէնի (էջ 75) («la langue de la famille royale et de son entourage devient peu à peu l'arménien»): Կը շարունակէ, - ուրեմն Պարսից պատմութեան մէջ պատահական դէպքն է, արկած մը («un accident de parcours dans l'Empire perse» էջ 75), որ դէպի արքունիք կը փոխարէ Հայոց լեզուն եւ կը բարձրացնէ խօսակցական, ուսմական հայերէնին վարկը: Նշանեան կ'ընդգծէ թէ վարկի բարձրացումը կենսական նախապայման մըն է՝ խօսակցական լեզուի մը դէպի գրութեանական լեզու անցընել: Հայերէնը կազմաւորուած ըլլալու է իբր հայկական բարձրաստիճակի ուսմական խօսակցական լեզուն, Ն. Ք. 900 - 500 թուականներուն: Սակայն Հայոց իշխանները գրած են աքքատերէն, ասորերէն, պարսկերէն, յունարէն, եւ խօսած են վերջին երկուքը: Արքունիքի մէջ հայերէնի «կեդրոնացումը» եւ վարկի բարձրացումը, ըստ Նշանեանի, հայերէնը զանազան պիտի վերածէին այրուբերի արժանի նկատուող լեզուի մը: Պէտք է աւելցնել միայն երկու կէտ: Նախ՝ Նշանեան համոզիչ ենթադրութիւններու վրայ հիմնուած է հոս, բայց՝ ոչ տուեալներու: Անվիճելի տուեալներ չը-

Գրքի  
ԻՍՏԻԿ ԹԵՂԵԹԵԱՆ

կան, որ գործածէր: Հաւանական է որ երրորդ դարու հալածանքներու պայտաւներէն շատ աւելի մեծ դեր ունեցած է չորրորդ դարու քրիստոնէացումը Հայաստանի՝ արքունիքի մէջ պարսկերէնի տեղադրման իբր ազդակ: Սակայն ո՛րն ալ ըլլայ պատճառը, արդիւնքը պէտք է եղած ըլլայ հայերէնի վարկին բարձրացումը: Կ'արժէ անմիջապէս աւելցնել որ նման վերթիք միայն քաղաքական գործօններու արդիւնք չէ: Տարբեր պարագաներու կրնայ տնտեսական եւ մշակութային - գեղագիտական ուրիշ նուաճումներու շնորհիւ բարձրանալ լեզուի մը, բարբառի մը վարկը: Օրինակ՝ 1100-1400 թուականներու ընթացքին Լատինի անգլերէն բարբառը վերածուեցաւ պաշտօնական անգլերէնի, հակառակ անոր որ այդ դարերուն արքայախոս միակ ուսմանը չէր ան, - սակայն անվիճելի կեդրոն էր Անգլիոյ վաճառականութեան եւ տնտեսական բարօրութեան: Տեղ կը յատկացուի Նշանեանի այս վարկածին՝ հայկական արքունիքի խօսակցական լեզուի փոփոխութեան մասին, հակառակ անոր որ ինք հազիւ պարթեւութիւն մը կը տրամադրէ անոր: Այդ կարելի է արդարացնել, որովհետեւ հոս կը գտնուի հուսնոն ու մանրատկարայն այն լեզու - պատմական վերլուծութիւն, որ առաջինը է իր գործին: Նշանեան միայն պատմելով չի գոհանար՝ այդ է իր գործին առաջնութիւններէն մէկը: Կ'ուզէ հասկնալ հայ գրութեանական լեզուի պարզած եզակի երեւոյթը, - լեզու մը որ հարարածակ մը կ'այսպէս առանց այրուբերի, անոր ստեղծութիւնն ետք կ'այսպէս Ռսկեպար մը, սակաւ կը զար-

(\*) Collection Langues en Péril, Editions Entente, 1989. Disponible en librairie ou chez l'éditeur : 12, rue Honoré-Chevalier, 75006 Paris.

Fonds A.R.A.M









ՄԻՏՔ ԵՒ ԱՐՈՒԵՍՏ

ԹԻԻ 144

ՀԻՄՆԱԳԻՐ՝ ՇԱԽԱՐԵ; ՄԻԱՔԵԱՆ

LE NUMERO : 4,00 F

65ԻՂ ԶԱՐԻ — ԹԻԻ 17.158

Fondateur: SCHAVARCH MISSAKIAN

65° ANNÉE — No 17.158

LE PREMIER QUOTIDIEN ARMÉNIEN EN EUROPE-FONDE EN 1925

83, RUE D'HAUTEVILLE — 75010 PARIS

DIRECTRICE: ARPIK MISSAKIAN

TEL.: 47. 70. 86. 60 — TELEX: HARATCH 280 868 F

— FAX: 48 00 06 70 —

C.C.P. PARIS 15069-82 E

ԲԱԺԱՆՈՐԴԱԳՐՈՒԹԻՒՆ

Ֆ ր ա ն ս ա : Տար. 800 Ֆ. — Վեցամսայ : 410 Ֆ.

Արտասահման : Տար. 1.100 Ֆ. (ամէնօրեայ աւաֆուլ)

950 Ֆ. (շաբաթակամ աւաֆուլ) — Հատը : 4,00 Ֆ.

De la chute d'Edesse

(1114)

au séisme d'Arménie

(7 décembre 1988)

OU

le malheur innocent

Ողբ Եդեսիայ : Lamentation sur la chute d'Edesse de Nersès Shnorali est le premier poème historique de notre littérature (1).

Edesse (aujourd'hui Urfa), est situé en Turquie, non loin de la frontière syrienne actuelle, entre l'Euphrate et le Tigre, sur la route caravanière reliant la Syrie du nord (Alep) à la Haute Mésopotamie (Mossoul).

Edesse a eu, comme l'Arménie, un long passé prestigieux et une histoire très tourmentée : ballottée pendant plusieurs siècles entre la suzeraineté des rois séleucides d'Antioche, de l'Arménie de Tigrane, des Parthes, des Romains, des Byzantins, des Perses sassanides et des Arabes. Elle est devenue chrétienne vers l'an 200 par la conversion des princes Abgar. Les Croisés y entrent en 1098. Elle devient, au lendemain de la prise de Jérusalem (1099), la capitale d'une principauté chrétienne fondée par Godefroy de Bouillon: Le Comté d'Edesse (1098-1144) est considéré, en raison du rôle et du nombre des Arméniens, comme un véritable comté arméno-franc. Le 23 décembre 1144, elle est prise et saccagée par les Turcs seldjoukides avec, à leur tête, Imad-ed-Dine-Zengi, atabegde Mossoul.

Nersès Shnorali composa La Lamentation sur la chute d'Edesse entre 1145 et 1146 après avoir entendu le récit d'un témoin oculaire.

La ville d'Edesse est présentée comme une femme en deuil :

Ե՛ս՝ Եդեսիա, Ուրհա քաղաք,  
ողբեկորոյս, որք եւ այրի,  
կանչեմ առ ձեզ ձայն կանացիս՝  
կակաւալի՛ր Ի ողորմելի :

Moi Edesse, ville d'Ourha,  
qui ai perdu mes fils, orpheline  
et veuve,  
Je clame vers vous avec une voix  
de femme,  
sanglotante et pitoyable.  
Vers 190-191

Cette femme éplorée, qui «verse des larmes infinies, abondantes et débordantes tel un fleuve», appelle toute l'humanité entière, hommes, femmes, enfants, rois, princes, prêtres et moines..., à se joindre à ses lamentations :

Je vous invite tous à vous joindre à  
mes lamentations pour le massacre de  
mes fils.  
Pleurez, pleurez à haute voix,  
lamentez-vous sur moi avec des sanglots.

զարս ողբակից ինձ հրաւիրեմ  
յորդաւոց իմոց կտտորածի :  
Լացե՛ք, լացե՛ք բարձր ձայնիւ,  
զիս ողբացե՛ք կողկողալի :

Vers 189-190

Elle s'adresse en particulier à l'Arménie qui vit le même deuil qu'elle et, en particulier, à la ville d'Ani: le 16 août 1064, les Seldjoukides d'Alp Arslan sont entrés dans cette ville et en ont massacré toute la population.

Cette similitude de destin entre Edesse et l'Arménie n'est pas fortuite. Selon la tradition, ces deux états ont été évangélisés par le même disciple du Christ : Thaddée qui guérit et convertit le roi d'Edesse: Abgar, devenus ainsi les deux premiers états chrétiens au monde, ils tombèrent, aussi, très tôt, aux mains des infidèles.

Cette identité de destin, cette fraternité dans la foi et le malheur font que, dans ce poème, par la voix d'Edesse, c'est à l'Arménie que Nersès s'adresse, en un long «discours de lamentations», à l'Arménie de l'époque, à l'Arménie de tous les temps.

«Ici l'angoisse me serre le cœur,  
mes reins se tordent;  
La douleur gagne mes entrailles,  
mon esprit et mon âme s'altèrent,  
Tandis que je rappelle le jour effroyable  
et le matin couvert d'obscurité,  
La journée des ténèbres sans lumière,  
qui s'est éclaircie dans la profonde nuit!»  
vers 401-404

La compassion qui habite Nersès lorsqu'il décrit les souffrances d'Edesse-Arménie le conduit plus loin : Nersès s'identifie à l'Arménie, comme dans l'Ancien Testament, Jérémie s'identifie à son pays:

«Mes entrailles! Mes entrailles!  
Que je souffre!  
Parois de mon cœur!  
Mon cœur s'agite en moi!  
Je ne puis me taire,  
car j'ai entendu l'appel du cor,  
le cri de guerre.  
On annonce désastre sur désastre :  
tout le pays est dévasté,  
d'un coup mes tentes sont détruites,  
mes abris, en un clin d'œil». (Jr. 4, 19-20)

Ces mêmes «lamentations» du prophète Jérémie sur la fin de Jérusalem font revivre à Elie Wiesel le drame horrible de l'extermination des Juifs de Varsovie (2).

Les lamentations ne sont pas seulement des cris, des larmes qui délivrent, qui libèrent une émotion qui, refoulée, serait nocive. Elles ont un rôle à jouer dans la mémoire collective, elles ont un message à transmettre :

Il est temps de le dire en face,  
de le conter en un discours de lamentations.  
Bien qu'il nous soit tout à fait impossible  
d'en dire autant qu'il y en aurait à dire,  
Cependant nous nous contenterons de peu  
de paroles  
pour manifester le désastre qui s'est  
produit.  
vers 265-267

Ժամ էր ասել դէմ յանդիման  
պատմել բանիւ ողբերգական :  
Թէպէտ է յոյժ անհնարական  
է բովանդակն ասել մեզ բան,  
Սակայն փոքրիկ մի բառական  
յայտնել զազդտուն, որ դիպեցան :

Il faut dire, « manifester le désastre qui devient événement ».

Bien que :

«Le rhapsode n'a pas assez de paroles pour raconter un désastre si terrible».  
vers 468

Nous voici confrontés à ce problème constant dans la littérature arménienne, problème à deux faces contradictoires :

- 1 - l'impossibilité de dire le désastre, la «catastrophe»,
- 2 - la nécessité absolue de le dire (3).

1 - Le désastre apparaît comme une totalité :

Il est impossible de parler quand on est confronté à une totalité qui touche toute une communauté. Il est impossible que les mots traduisent un désastre tel que le génocide de 1915, ou le tremblement de terre de l'an dernier qui affecte tout un peuple, un désastre dont l'ampleur totale est telle qu'on ne peut l'appréhender, tout vécu étant partiel. Le désastre nous échappe toujours. Shnorali en est conscient, il est obligé de «se contenter de peu de paroles» (vers 267).

2 - Mais il faut, à tout prix, que le désastre soit circonscrit et prenne place dans le langage. Le langage seul fait exister, fait émerger quelque chose des té-

nèbres, il nomme, il communique. C'est par le langage que le désastre «devient événement» selon le désir ardent de Nersès (vers 267).

Ce n'est pas un événement concernant un seul individu. Comme il vise à détruire l'intégralité d'une communauté, il appartient donc à la mémoire collective. Les témoignages des rescapés sont à conserver afin d'être transmis. Dans le poème «La chute d'Edesse», la ville d'Edesse est le seul témoin qui reste et qui parle, par la voix de Nersès. En effet, le poème se termine par un «Mémorial», dans lequel Nersès se nomme en tant qu'auteur de cette Complainte qu'il lègue, à son tour, à son neveu Apirat. Il l'offre aussi aux lecteurs des générations suivantes, lecteurs de tous les niveaux culturels :

«C'est pourquoi, nous l'avons offert  
non point aux savants,  
mais aux ignorants et aux petits». vers 1035

C'est ainsi que, par la magie de l'écriture poétique, la chute d'Edesse (1144) entre dans notre patrimoine culturel et historique et nous intéresse aujourd'hui en tant que prototype de désastre.

Etudier longuement un texte ancien tel que celui-ci, du 12ème siècle, en le ré-actualisant, est passionnant. Comme dans toutes les œuvres classiques, on peut y trouver un écho contemporain, il suscite des questions et des réponses relatives à notre vécu actuel. Il nous permet d'enraciner ce vécu et tous les problèmes qu'il comporte dans une histoire remplie d'événements tragiques.

L'Histoire a le grand mérite de nous faire vivre une rencontre plus approfondie

avec aujourd'hui. Elle est un grand moyen de communiquer avec les vivants tout en nous faisant vivre une amitié avec des absents, les hommes qui nous ont précédés. Nersès Shnorali nous inspire plus que de l'amitié : notre vénération envers ce grand poète arménien est doublée de reconnaissance. Il a enrichi notre liturgie de nombreuses et admirables hymnes religieuses (charagan). En tant que Catholicos soucieux de la foi de ses ouailles, il a écrit plusieurs traités théologiques (L'Exposé sur la foi, le poème de la foi, les cris de confession)...

Pouvoir étudier ces textes dans leur version originale (le grabar du 12ème siècle) — ce qui nous amène forcément à découvrir les lacunes et la pauvreté de la traduction française — représente une chance extraordinaire. Nous vivons une reconnaissance des langues qui nous habitent, nous retrouvons les harmoniques de la langue de nos ancêtres, nous avons, alors, une perception plus aigüe et plus profonde de nous-même, de nos racines, de nos fondements en tant qu'individu et en tant que peuple. Il ne s'agit plus seulement de la sauvegarde d'une œuvre ancienne, il s'agit de nous-mêmes, de notre existence même, de notre identité (4).

La Complainte d'Edesse ne présente pas seulement un grand intérêt historique ou littéraire. Ce poème aborde plusieurs questions d'ordre religieux: — pourquoi le mal et la souffrance (celle des innocents, en particulier) ?

— qu'est-ce que la foi en Dieu, en la Résurrection des morts, en l'espérance plus forte que la mort ?

La théologie n'est pas statique; elle est fondée sur les Saintes Ecritures inspirées par l'Esprit de Dieu. La Parole de Dieu est une Parole Vivante car l'Esprit continue de parler en elle, c'est une parole qui évolue car elle s'exprime, au cours des siècles, à travers le langage humain de l'époque. Ainsi, à chaque étape historique, les «signes des temps» (Matthieu 16,3) font percevoir de nouvelles significations de la Révélation de Dieu.

Il serait donc intéressant de confronter l'expérience spirituelle de Nersès Shnorali avec celle des Arméniens de notre temps. En d'autres mots, avons-nous, aujourd'hui la foi et l'espérance qui animaient Nersès?

Dans la Complainte, à propos du problème du mal et de la souffrance, Nersès voit surtout la responsabilité de l'homme.

La ville d'Edesse impute le malheur qui lui arrive à ses nombreux péchés :

«Je suis remplie de toutes sortes de péchés  
et je me suis souillée par des œuvres  
mauvaises!» (vers 279)

«...c'est bien la multitude de mes péchés  
et l'assiduité aux œuvres du Mauvais,  
Qui m'ont livrée aux mains de l'impie...»  
(vers 664-665)

Le malheur peut être considéré comme une punition des péchés. Le péché est une rupture de l'Alliance conclue par Dieu avec les hommes :

«J'avais oublié le commandement  
et je m'étais éloignée de la Loi.  
(d'Alliance)». (vers 278)

Dieu semble se retirer et laisser le Mauvais, le Diable, triompher: le massacre des chrétiens, la victoire du Turc Zangui, ce «fourbe possédé du diable», et son chant à la gloire de Mahomet, «le Messager du Très-Haut» qui triomphe, nous atteint profondément, aujourd'hui plus que jamais.

Toutefois, contre les attaques du Mauvais appelé aussi: Tyran, Dragon, les braves chrétiens résistent, aidés par les Martyrs qui ont déjà vaincu le «méchant Prince,

visible et invisible», c'est-à-dire le Turc et Satan: c'est un appel à la foi en la Communion des Saints qui nous ont précédés dans le combat de la vie et qui sont «glorifiés par Dieu», car: «ils endurèrent une souffrance momentanée mais ils héritent de l'éternité».

Demeure la souffrance immense des morts «privés de leur mort», disparus sans prières, sans funérailles: «on ne les enterrait pas suivant les règles ni on ne faisait d'obsèques avec lamentations». (vers 505)

Mais il faut dépasser cette souffrance: les morts ressusciteront: Բայց դուք, որդիք իմ սիրելի, չէք ինձ մեռելալ, այլ կենդանիք, Քանզի յերկրի հաստատակերալ, եւ ի յերկինս պսակիք: Յաչքս մարդկան մեռելալ կարծիք եւ ի յայժմուս ողորմելիք...

Quant à vous, mes enfants chéris, pour moi vous n'êtes pas morts, mais bien des vivants. Car, martyrisés sur terre, vous êtes aussi couronnés au ciel. Aux yeux des hommes vous semblez morts et, pour cette heure-ci, dignes de pitié. Mais vous êtes entre les mains de Dieu, et gardés avec une vive espérance. (vers 880-884)

Toutefois, des questions importantes continuent à se poser: parmi tous les hommes pécheurs, pourquoi est-ce Edesse qui est particulièrement frappée? A-t-elle la «Foi véritable»? Qu'est-ce la foi sans les actes, sans les œuvres de justice (vers 735-737)? Car, ne l'oublions pas, nous serons jugés sur nos actes!

Nersès ne veut pas ajouter la menace du Jugement Dernier au sentiment de culpabilité des survivants, il ne joue pas au moralisateur. Il veut surtout consoler les rescapés et tous ceux qui le liront par la suite. Il joue du caractère incantatoire de la parole qui apaise l'angoisse en alternant les lamentations, les exhortations et même les malédictions. Il lance une terrible «apostrophe» à l'«ennemi Zanguï» longue de 123 vers où il lui prédit les pires malheurs:

«Ainsi à toi aussi, ô misérable, sont réservés les châtements à la fin... Ta maison ruinée et rasée, on t'emmènera en captivité, troupe errante, toi et ta nation; Ta race et tes tribus turques, on les pourchassera jusqu'aux confins de la terre». (vers 841-842)

Quand on maudit ainsi avec tant de véhémence, de conviction et tant de réalisme dans la description des châtements prédits, le discours se rapproche du comportement magique où l'on croit détenir un pouvoir sur la marche des événements. La parole du juste, du non-violent face à la haine déchainée est semblable à un fétu de paille tourbillonnant dans un cyclone... Mais, un jour, les cris et les larmes des innocents pèseront lourd...

Quoiqu'il en soit, les survivants doivent arrêter de pleurer «comme des païens»: «Ceux qui sont morts ici avec des souffrances inouïes, ne les pleurez pas et ne vous lamentez pas en désespérés, Car nous avons le Seigneur bienfaisant qui nous guérit souverainement». (vers 941-942)

Le Seigneur est un Père qui agit avec miséricorde:

«Car Il nous console avec amour, et Il ne se fâche pas contre nous pour toujours. Ce n'est point selon nos péchés qu'Il agit, ce n'est point selon nos méfaits qu'Il fait payer...» (vers 944-945)

Dieu peut réaliser des «choses impossibles»:

«Le pays de la Chrétienté (sera) rebâti, rempli de bien sans mesure et infinis...» (vers 980)

C'est pourquoi Nersès nous invite «à attendre dans l'espérance ce qui doit arriver», c'est-à-dire la Vie Eternelle, au Paradis: Ceux qui maintenant vous vous lamentez, à ce moment-là, vous exulterez en les voyant parmi les Saints; Vous entrerez au Paradis, vous vous réjouirez ensemble, Dans la Patrie, que nous avons perdue, en une vie immortelle, céleste. (vers 1026-1028)

Ձորս այժմ ողբայք լալով անոյս, արդէն ցնծայք տեղեւաւք սրբոց, Անդ ի դրախտն է մտելոց, ի միասին գուարեանալոց, ի հայրեթիմ գոր կորուսալ յամսահական կեանս երկնայնոց:

Préfigurant tous les désastres à venir, la chute d'Edesse, un désastre célébré par la parole est devenu poème. Un poème destiné à consoler tous ceux qui sont et seront en deuil, à les aider à assumer leur deuil, à transcender leur douleur en se tournant vers un au-delà eschatologique. Le poème entier devient donc prière et, comme toute prière, nous établit dans l'espérance, non pas en dehors, mais au cœur des souffrances, des angoisses qui font partie de notre condition humaine.

C'est pourquoi Nersès peut terminer son poème sur une vision de joie et de paix car, dit-il: «Nous l'avons fait pour la joie des convives, pour le repos de ceux qui se réjouissent».

De Nersès Shnorali jusqu'à l'aube du 20ème siècle, la foi chrétienne de nos pères s'est maintenue et les a aidés à vivre. Il est difficile d'en dire davantage dans le cadre de cet article. Nous ne pouvons que penser avec émotion et reconnaissance à ces générations d'Arméniens qui ont tenu huit siècles durant sur leurs terres «occupées» jusqu'à la date fatidique de 1915.

La complainte d'un rescapé du génocide, originaire de Van, pourrait nous restituer, avec une sobriété émouvante, le climat de souffrance de l'époque:

Մէկը մէջքիս դանակ զարկեց ես հայեցի մարդ չերեւաց ես էլ ուրիշ դուշման չունեմ կամ բախտս է կամ էլ Աստուած

Quelqu'un m'a poignardé dans le dos je me suis retourné, je n'ai vu personne Je n'ai pas d'autre ennemi sinon mon destin ou Dieu (5).

«Le destin entraîne celui qui ne comprend pas ce qui lui arrive et il conduit celui qui acquiesce» a dit un autre philosophe, Sénèque.

Avec le génocide, il y eut rupture dans la transmission de notre mémoire religieuse et de notre foi (6). Cette rupture s'est produite dans tous les pays de chrétienté et nous vivons aujourd'hui dans un monde matérialiste qui a perdu un grand nombre de ses repères religieux.

Toutefois, la rupture n'a pas été complète pour notre peuple. De nombreux Arméniens de la seconde génération ont eu la chance d'avoir des parents ou des grands-parents qui avaient conservé leur foi et qui l'ont transmise. Cette foi faisait partie de leur baluchon d'exilé, elle était parfois concrétisée par un vieux livre de messe, un évangile en grabar, une prière-amulette (7)...

La foi nous précède toujours. Parfois, elle reste enfouie en nous, nostalgique ou révoltée, sous-développée, latente. Elle peut ne jamais s'épanouir si nous ne la faisons pas croître par la prière, la lecture de la Bible et la pratique des sacrements. Quand sonne l'heure de l'épreuve, la mort d'un être cher par exemple, nous sommes, alors, complètement démunis et désespérés; nous nous révoltons et faisons un procès à Dieu! Mais quel Dieu? nous n'avons pas la foi, mais, paradoxalement, nous exigeons d'un Dieu-gendarme qu'il fasse régner l'ordre et la justice sur terre!

Lorsque le séisme du 7 Décembre est arrivé, le procès de Dieu a commencé en Diaspora: «s'il y avait Dieu... Dieu n'existe pas, autrement...». Différent était le cri

de douleur des Arméniens victimes du séisme: «Dieu nous a abandonnés» (8), c'est le cri d'extrême souffrance poussé par le Christ lui-même sur la croix.

La souffrance de nos frères d'Arménie a éveillé en nous tous une compassion incommensurable pour les victimes, les rescapés, les réfugiés, mêlée à un fort sentiment d'impuissance. Des milliers de sans-abri pleuraient des milliers de morts, dans la neige et la nuit. Les reportages de la TV, les journaux, les livres ont essayé de dire le désastre, toujours pour la même raison: «il est nécessaire que le malheur soit dit et reconnu pour que son deuil puisse se faire» (8).

Mais le problème demeure: comment dire une catastrophe d'une telle ampleur? Que dire devant une telle accumulation de souffrance, devant cette stratification des souvenirs douloureux? Et Dieu?...

Il n'y a aucune comparaison possible entre

la chute d'Edesse, le Génocide ou le séisme du 7 Décembre, ce dernier étant un cataclysme naturel, certes, mais aggravé tragiquement par de nombreuses fautes humaines telles que: de graves défauts de conception et d'exécution de beaucoup de constructions... l'insuffisance de l'organisation et de la qualité médicale des premiers secours» (8). Aucune comparaison, mais une constante: ce sont des désastres qui affectent une communauté entière. D'où, dans ces trois cas, les mêmes problèmes qui se posent avec plus ou moins d'intensité aux survivants pour qu'ils puissent continuer à vivre: que faire, que dire.

«Ce dont on ne peut parler, c'est ce qu'il faut dire» (9). Seul, le poète peut suggérer l'indicible, seul, le langage poétique peut transcrire la profondeur d'un témoignage.

Voici un poème de K. Beledian dont le titre initial était 11 H 41 (10).

# 11h41

J'ai hérité la mort : il n'y a pas d'image enneigé ô le pays où je pénètre, grotte, froid lumineux, monts qui pourraient être de la patrie et se penchent sur toi boue blanche entre le jour et ton œil pétrifié en suspens se déchirent s'érigent des villes ébranlées absentes surgissant dans la chute délire compact de décomposition d'assèchement d'embrasement, cauchemar neigeux que tu touches et palpés et qui t'enferme dans l'intraversable abrutissement poussière, pourrissement, buée là-haut dans l'espace tout ce qu'il y a est débris poreux plein de vide et de cris de rire ou de pleurs disparus tout vibre des rayons nuls du tonnant effacement et voici le désert essentiel irréfutable qui des neiges s'avance vers toi avec sa chaleur ses faïms solaires et ses miasmes et tu marches tu franchis les pierres vers l'inespace de ton histoire qui est toujours cet impénétrable muret de ruines, te fascinent les parois, les restes et les dernières brindilles absurdes où s'en vont sables et cailloux, tôles, poutres et tout le morcellement disséminé de par le monde, touffes de cheveux qui, de la boue, croulent entre tes doigts vers l'infigurable des visages décomposés, et pas une seule maison où tu puisses te lover aimer, mourir parmi l'intimité des images oublier les arbres qui ne sont pas et la dévastation qui fonce sur toi près de la rivière image dédoublée, personne, quelqu'un s'il y avait quelqu'un non pas un prophète, un mime tragique un archivomane fou, un illuminé, mais un corps seulement qui ne délire pas, personne pas même une ombre, c'est un seuil impasse fossé, muraille qui t'emportent contre le tout-anonyme tonnant entre le vent et cette noire blancheur

des terres renversées  
 en nuages qui  
 marchent et s'écrasent sur ton crâne,  
 pays  
 devenu  
 explosion de crêtes,  
 tout est  
 dehors, maintenant, dedans,  
 tu es  
 dehors  
 imprenable  
 absolu  
 arraché du rêve  
 et pour toujours  
 sans fond  
 et c'est toujours ton élanement ton  
 extase vers  
 l'espace sans issue  
 dans le dispersé  
 «Car à ce moment-là...»  
 mais non, à aucun moment,  
 et ce non-temps où les lieux ont cessé  
 «les fondations ont chancelé»  
 des fentes, des failles, des crevasses, des glissements  
 ont disjoint  
 os et vertèbres, mains et voix  
 et nous fûmes  
 avec notre corps désassemblé  
 de nouveau désagrégés,  
 non pas Orphée  
 ni Dionysos que le chant  
 réunit, pour nous  
 n'a pas sonné le clairon  
 de l'archange et jamais  
 ne seront ressuscités les morts  
 privés de la mort,  
 c'est la même neige violette  
 recrachée, terreuse, liquide  
 et c'est l'antique mélange  
 des semailles, des cendres, des morts et des vivants  
 de la destruction et de la structure  
 l'infinie vacillation l'ébranlement des toits et des vers  
 sur le ressac des monts  
 c'est le port, le repos  
 de la terreur  
 ô non-pays  
 et mer paisible où tu coules  
 tu heurtes les cadavres de tes pères, des dieux ivres  
 qui lancent leurs lourds chars de métal  
 contre ton cou  
 pour que tu te taises  
 et t'apaises  
 dans leur pitié,  
 mais qui pourrait  
 vivre privé du temps étranger à l'heure  
 privé du lieu  
 dans le poème vertical  
 et rendre  
 habitable la dévastation de la parole ?  
 car il nous faut dire l'ardent anéantissement  
 tel un saut,  
 dans les pierres  
 fracturées  
 la même et l'ancienne et la noire terre  
 ô votre  
 ô notre pacte avec l'ancien évènement  
 vide comme un  
 insituable lieu-désastre,  
 le jour simple  
 le non-jour  
 est une fine et rapide brisure  
 qui déchire l'épicentre de ta pupille  
 quand la falaise de la nuit  
 oppresse et écrase ton front,  
 elle s'éboule  
 irrésistible, omnipotente et définitive —  
 image redoublée  
 — mais quand était-ce ?  
 dans le vide  
 au bord du ruisseau reste le poème assis de la fillette  
 qui jouait aux osselets.

KRIKOR BELEDIAN

C'est la vision tragique d'un poète arménien face aux ruines-tombeaux des régions sinistrées d'Arménie, trois mois après le tremblement de terre.

L'œuvre de K. Beledian (11) est une parabole de la violence absolue (celle de la destruction de Beyrouth (12), celle du génocide de 1915), de l'exil, de l'Aïl-génocide (13), du Lieu et de l'être (14)... Son œuvre est un chemin de mémoire qui, parti du «pays» en 1915, fait une première escale à Beyrouth, le temps d'une généra-

tion, puis passe par Paris, rejoignant l'Arménie, par intermittence. L'Arménie, celle qui nous reste, quelque part vers Erevan, devenue celle qui espère depuis Février 1988, celle, enfin, qui se disloque, un 7 Décembre 1988.

Devant ce pays en ruines, le poète continue l'effort de mémoire qu'il a entrepris, comme on surmonte les débris, en disant la destruction, en saisissant ce qui fut vraiment vrai, pas seulement vrai à la façon du souvenir: la poésie n'est pas vé-

Cinéma

Obsessions

Le premier film est américain. Il est arrivé en France auréolé d'un succès outre-atlantique immense et redoutable : d'où, malgré une position confortable au box-office, le sentiment d'une rencontre ratée avec le public français. Le deuxième film est aussi américain. Tout s'y joue dans les profondeurs, comme pour mieux pénétrer notre conscience de spectateur : au box-office, il aura bientôt dépassé le premier. Le troisième film est encore américain. Il reprend certains clichés qu'il a lui-même créés, y ajoute un brun d'humanité, et fait en trois semaines autant d'entrées que les deux premiers réunis. Le quatrième film... le quatrième film n'a pas sa place ici. Plutôt situé à côté des autres, il se définit par rapport à eux dans un improbable ailleurs : au milieu du déferlement américain, être français devient un risque.

Le 7 février 1989, le plan cinéma de Jack Lang créait un mécanisme de financement particulier pour «des films ambitieux tant par l'ampleur de leur sujet que par la richesse de leurs images». Neuf mois auparavant, le 11 mai 1988, était projeté pour la première fois, en ouverture du festival de Cannes, Le Grand Bleu de Luc Besson. Film prémonitoire de la volonté française de produire des films à très gros budget visant un très large public, capables d'affronter directement les produits américains. La reprise du Grand Bleu, le mois dernier, illustre de manière opportune le déséquilibre —acquis plutôt qu'inné— de ce tragique combat contre un monstre qui arbore ici trois têtes.

Un Batman, de Tim Burton. S'il existe, aujourd'hui, une tendance qui consiste à regarder ce qui se passe autour des films, plutôt que les films eux-mêmes, Batman l'a intégrée dès sa genèse pour en faire un élément constitutif de son spectacle : les bruits, les chiffres du succès outre-atlantique, abondamment répandus par les médias —les roulements de tambour; le sigle noir et or de l'homme chauve-souris soigneusement placardé sur tous les murs de toutes les villes— la présentation; pêle-mêle, enfin, les casquettes, les tee-shirts et le film. Ce dernier n'est plus, alors, l'aboutissement d'une chaîne ordonnée; simplement, un maillon quelconque dans une chaîne mercantile. Un peu d'optimisme suffirait pour inscrire cette inversion dans le propos du film, comme matérialisation de la critique sociale contenue dans la fiction. Le personnage du Joker serait, à cet égard remarquable : l'homme que l'Amérique a rendu fou dissimule sa folie derrière un masque. Le masque devient faire-valoir, il donne à la folie l'espoir de se répandre puisqu'il lui permet de se produire. Mais, dans le même temps, il lui retire toute crédibilité : la folie qui a besoin d'un masque ne peut prétendre toucher quiconque. Le vice se répercute ainsi à l'infini, la métaphore s'appliquant au film.

Deux. Abyss, de James Cameron. Der-

rière les multiples scénarios que J. Cameron s'ingénie à enchêtrer transparentement son propos : la renaissance du couple —de l'Amérique— passe par la perte de soi, du langage et surtout de la conscience. La dimension que prend ici l'enrobage du discours est d'autant plus frappante qu'elle se double d'une volonté de distanciation manifeste: J. Cameron développe sa fiction dans un univers abyssal fascinant et mythique, auquel jamais il ne fait participer effectivement le spectateur. Jamais... excepté le temps d'un plan, pendant la visite, au début du film, de l'épave du sous-marin par les plongeurs; lorsque l'un d'entre-eux, seul, est soudain pris d'un malaise, la scène est vue de derrière son masque, la vision est trouble et chaotique, le plan est subjectif. Cette réticence à nous impliquer au

par  
 François MESTOUDJIAN

premier degré est une invitation à ne pas trop y croire, chercher ailleurs un discours possible tout en s'accommodant des profondeurs, pour notre plaisir. De l'univers marin autour duquel James Cameron centre sa fiction, il ne montre que l'épaisseur et la fermeture, ni la matière, ni l'odeur.

Trois. Indiana Jones and the last crusade, de Steven Spielberg. La confirmation inutile que le public aime voir ce qu'il a déjà vu, pourvu que cela ne soit pas mal fait et qu'il puisse en rire. La structure dramatique est la même que celle du premier volet de la trilogie, plus une figure de père adorable et un semblant de maturité trop aisément acquis. Le produit distrairait.

Ces trois films quitteront bientôt l'affiche, fiers de leur succès. Le Grand Bleu avait un secret, qui canalisait le public durant des mois et des mois, le fidélisait jusqu'à le tenter de retourner voir le film plusieurs fois. Pourtant le film est long et ennuyeux, on sent Luc Besson tellement fasciné par son sujet qu'il en oublie de regarder ce qu'il voit, et qu'il montre. Au dernier plan, pourtant, la magie opère. Au milieu de la nuit, à plus de cent mètres de fond, Jacques Mayol est là, qui attend. A la surface, celle qui l'aime, qui attend un enfant —son enfant— pleure d'être seule, de ne rien voir et de trop comprendre. Au fond, Mayol disparaît, les bras autour d'un dauphin venu exprès le trouver. Le monde, à cet instant, est Un. Durant le temps infini qui vient de s'écouler, la caméra était là, qui a tout filmé, là où personne ne s'était encore aventuré. Durant quelques secondes, la caméra a dépassé l'objectif et le subjectif, pour atteindre l'universalité. C'est peut-être là le secret.

rité, elle est résurrection des présences. Il rassemble les fragments du resouvenir en une écriture qui, elle aussi, est fragmentaire, émiétée, parcellisée, morcelée, dispersée.

Le pays n'est pas reconnaissable car il y a eu désintégration du paysage, décomposition des roches, destruction complète des villes: seule règne la poussière des ruines, de l'anéantissement. Les terres sont renversées: le sol que nous foulons, ce sont nos racines, notre sort est lié à cette

terre, donc, plus de racines. Plus de maisons qui permettent de se recueillir et d'être, donc, plus d'identité, comme dans l'image absente ou redoublée. Plus d'arbre, symbole de vie surtout pour l'homme primitif pour qui il était le sacré par excellence dans une religion cosmique.

Aucune vie humaine, personne. Pas de prophète, ce porte-parole de Dieu, le langage est aboli, «la parole est dévastée», le

geste (du mime) aussi, donc plus de communication entre les vivants. Plus d'archivomane qui classe les archives du passé, la communication est aussi rompue avec les morts, les anciens, le passé. Plus d'illumine, non plus, qui puisse communiquer avec les mondes imaginaires que nous portons en nous. Plus personne qui parle, c'est le désert du non-dit, et ce qui est tu, est plus important que ce qui est dit.

Le séisme, semblable à la destruction du Temple ou la chute d'Edesse où toute vie disparaît, est aussi une violence absolue et une profanation, car il a désintégré l'espace sacré de l'homme, là où le réel se dévoile, où le Monde vient à l'existence. A la place de l'existence, de la vie, c'est le règne de la mort: «J'ai hérité la mort».

Le Je qui renvoie à une présence venant de l'extérieur, cède très vite la place au tu, c'est-à-dire à celui qui déambule dans les ruines et qui a tout perdu, il y a identification à l'autre, c'est «la relation dialogale qui atteint l'Autre comme Tu, comme partenaire et ami» (15). La solitude n'est jamais complète. Le poète n'est pas un voyeur, un curieux, d'ailleurs, quelque part, il est aveugle: l'épicentre de sa pupille est déchirée. Le poète est un visionnaire. Il ne donne pas une autre vision du réel, mais un complément métaphysique de cette réalité, pour la transfigurer, pour nous permettre d'aller au-delà de l'horreur de la situation et de la souffrance engendrée.

Le poème en disant la mort nous permet de lutter contre les forces de la mort. La parole qui est musique, invente le monde, le monde se fait musique et, par la parole du poète, devient plus humain, plus vivable. Cette parole permet de justifier notre existence, de lui donner un sens en transposant la réalité douloureuse dans une dimension créatrice, transcendante.

Dieu n'est pas violemment pris à partie comme le fait Voltaire dans son «Poème sur le désastre de Lisbonne», 1755:

«Direz-vous en voyant cet amas de victimes: «Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes»? Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants sur le sein maternel écrasés et sanglants?... Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers... Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable?»

Dans le poème: 11 H 41, Dieu n'est pas, même si le tremblement de terre du 7 Décembre rappelle, dans ce poème, celui qui va se produire à la fin des temps: «car à ce moment-là... les fondations ont chancelé...» sont des citations extraites de la 3ème partie de «Jésus, Fils Unique du Père», partie intitulée: la Parousie: «le sol dans son étendue tremble... les montagnes avec leurs fondements sont dans l'épouvante...» (16)

Non, ce n'est pas encore la fin du monde, «le clairon de l'archange» ne sonnera pas comme l'annonce St Paul: «car la trompette sonnera, les morts ressusciteront incorruptibles...» 1 Co 15, 52.

Les morts «privés de leur mort» ne ressusciteront pas, dit le poète. Pourquoi? Parce qu'on n'a pas retrouvé leurs corps? «Mais dira-t-on, comment les morts sont-ils relevés? Avec quel corps reviennent-ils? Sot! ce que tu sèmes, toi, ne reprend vie s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps à venir, mais un simple grain, par exemple de blé ou de quelqu'autre plante...» 1 Co 15, 35-37.

Le poème se termine ainsi: «mais quand était-ce? dans le vide

au bord du ruisseau reste le poème assis de la fillette qui jouait aux osselets»

Nous voici revenus aux commencements de l'humanité. Il y avait déjà eu auparavant, la nostalgie des «dieux ivres», le désir de retrouver les dieux mythiques des commencements, de revenir au Temps des Origines, au «poème originel» «բերբնուածը նախնական» (13), c'est la Poésie-Création, car, au commencement, était la poésie, l'épopée le dit sous toutes ses formes: la geste orale des anciens rois et les exploits des dieux. Le jeu antique des osselets est jeu avec la vie (le ruisseau) et la mort. Un osselet est un ossement et, pour le lecteur que je suis, ce poème se termine sur la superbe et poétique vision d'Ezekiel au chapitre 37: une vision d'ossements desséchés qui, sous le souffle de l'esprit: «reprentent vie et se dressèrent sur leurs pieds: une grande, une immense armée! Le Seigneur me dit: Fils d'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël».

Cette promesse de résurrection s'applique à tous les hommes, y compris à la maison d'Arménie, «maison de Torgom, race et descendance de Japhet».

Telle est la foi qui continue de soutenir les survivants du tremblement de terre. «Une nuit, racontent deux témoins, une famille nous accueillait pour dîner. Alors que plusieurs avaient déjà évoqué leurs pertes et s'interrogeaient sur ce nouveau malheur, le patriarche a quitté la pièce pour revenir avec une bible datant du début du XIXème siècle. Tous ont fait le signe de la croix. «Voilà notre espérance, a-t-il dit, en montrant la bible. La foi nous permettra de surmonter cette nouvelle catastrophe» (8).

Les journaux, les témoignages personnels témoignent du réveil de la foi en Arménie:

Վերջապէս դէպի ինքնուրոյն ու անկախ ազգ մեր նահապարհը խափան ու խոպան կը լինի, եթէ մենք չզառնանք մեր քրիստոնէական հաստիքն, որից ազգի մեծագոյն մասը այսօր գրկուած է: Եթէ մենք ամէն ինչ ջանանք անել առանց մեր Արարիչին ապահանջում, կը ձայնոգուենք: Մեր ազգը պահել է եւ կը պահի Աստուած, եթէ մենք ապահանջնք նրան: Նա երբեք երես չի դարձնում մեզնից, մենք ենք նրանից երես դարձնում եւ այդպէս փորձանքներն մէջ բնկնում: Մեզ օդի պէս անհրաժեշտ է դարձ դէպի քրիստոնէութիւն: Ապահանջնք ոչ թէ որեւէ երրորդ ուժի, այլ մեր Արարիչին ու մեր ունեցած եւ ունենալիք ազգային ուժերին:

Enfin, notre cheminement pour devenir une nation originale et indépendante sera plein d'embûches, si nous ne retournons pas à notre foi chrétienne dont une grande partie de notre nation est dépourvue. Si nous tentons d'agir sans nous confier à notre Créateur, nous échouons. C'est Dieu qui a protégé et qui protégera notre nation si nous nous confions à Lui. Jamais il ne se détourne de nous, c'est nous qui nous détournons de Lui pour sombrer ainsi dans les malheurs. Une conversion au christianisme nous est aussi nécessaire que l'air (que nous respirons). Confions-nous... à notre Créateur et aux forces présentes et à venir de notre nation».

Levon Tchavakhian, dans le «Journal littéraire» de Erevan, réclame la création de l'enseignement religieux dans les écoles et un retour aux valeurs prônées dans l'Evangile, car, écrit-il, «l'Evangile a un rôle incroyable dans l'édification de la nature humaine» (18).

Cela peut paraître surprenant de lire ces articles dans les journaux d'Arménie, après «70 ans d'idéologie marxiste-léniniste». On peut s'en étonner à première vue, sauf si

l'on prend en compte l'action toute-puissante de l'Esprit-Saint.

Nous n'arrêterons jamais de nous questionner et de questionner les textes. Chaque réponse trouvée nous projetera vers une nouvelle question. Chaque souffrance apaisée nous ouvrira sur une souffrance nouvelle, éveillée par un souvenir, une commémoration, un poème, ou un événement tragique survenu ailleurs. Ainsi, on a pu lire dernièrement: le pire tremblement de terre depuis le début du siècle, survenu le 19 Octobre à San Francisco, (7 sur l'échelle de Richter), a fait 200 victimes, 1400 blessés, un millier de sans-abris..., c'est-à-dire miraculeusement peu de dommages pour une secousse de la force de celle qui a ravagé l'Arménie, il y a un an!

On se réjouit alors pour les habitants de San Francisco, mais on a mal quand on pense à tous nos morts de l'an dernier, ces «morts privés de leur mort»: le poème de K. Beledian prend alors un autre sens: ces milliers de victimes innocentes ont été «privées» de leur vie, privées de la mort qui survient au terme d'une vie vécue pleinement. On n'invoque plus Dieu ou le destin, on comprend qu'une technologie avancée en matière de constructions antisismiques, le sens des responsabilités, la conscience morale, l'amour du prochain (toutes ces valeurs évangéliques dont parle Levon Tchavakhian) évitent la mort.

Faisons mémoire de tous nos morts, proches et lointains, prions pour eux, invoquons Dieu, non pour sa prétendue indifférence, mais pour sa miséricorde infinie, comme nous le faisons à la messe, au Memento des morts:

Յիշեա, Տէր, եւ ողորմեա: Souviens-toi, Seigneur, et aie pitié!

Souviens-toi, Seigneur: en réalité, Dieu n'oublie jamais sa Création, c'est nous qui croyons que Dieu nous oublie... Alors qu'Il est infiniment bon, qu'Il nous a créés pour une vie totale, pleine, éternelle, la vie même du Christ Ressuscité. Aussi, prions pour nos morts, dans l'espérance de cette vie, car «de deuil n'a de sens que dans l'affirmation de la vie» (19).

Alors ce mystère du mal, de la mort et de la souffrance, est-il finalement un obstacle ou un appel à la foi? Suivant les personnes, les circonstances et les événements, il peut être l'un ou l'autre. Il peut écraser et détourner de Dieu, tout comme il peut ouvrir à son mystère. Il peut devenir source de purification et d'approfondissement ou, au contraire, lamener celui ou celle qui le subit. Pour certains, ce mystère sera signe de Dieu, pour d'autres, il sera signe de son absence, de sa non-existence.

Mais quelle que soit la réponse apportée par chacun dans son affrontement personnel, le croyant affirme que l'homme est fait pour le bonheur et que Dieu ne veut jamais ni le mal, ni la souffrance. Ceux-ci sont et seront toujours des réalités terribles contre lesquelles il faut sans cesse se battre, et il ne faut jamais y voir un quelconque désir de Dieu de châtier l'homme pour le remettre sur le droit chemin.

La souffrance peut être une occasion de nous décider par rapport à Dieu et de manifester à son égard refus ou confiance, fermeture ou espérance. Mais c'est finalement toujours, malgré le mal et le non-sens de la souffrance et de la mort, que le chrétien affirme en définitive l'existence de Dieu.

Ainsi, à nous chrétiens, il nous est demandé de confier notre vie à Dieu, de «marcher en sa présence» avec foi et confiance. L'univers n'est pas hostile à l'homme. La Création ruisselle de la grâce de Dieu. Il y a, en tout homme des énergies spirituelles qui lui permettent de surmonter sa faiblesse, de venir en aide aux souffrants d'aujourd'hui, et d'accéder à la paix et à la joie.

SATENIG GOSTANIAN

- (1) Nersès Shnorhali, né en 1102 en Cilicie, fut poète et musicien, exégète et théologien. Il devint Catholico en 1166 et mourut en 1173.
- La Complainte d'Edesse a été traduite en 1984 par Isaac Kéchichian, S. J. et publiée dans la collection «Bibliotheca Armenica», Venise - St. Lazare.
- Ce poème nous a été présenté et expliqué à partir du texte original par K. Beledian, durant ses cours sur la littérature arménienne traditionnelle donnés à l'Institut Catholique de Lyon, en janvier 1989. Le choix de ce texte n'est pas dû au hasard.
- (2) Elie Wiesel — Paroles d'étranger — Points p. 20.
- (3) Ce problème a été souvent évoqué dans «Haratch», ex: Միտք եւ Արժանք de septembre 1985 : Le nouveau paysage intérieur, dans des colloques, des conférences, comme aux stages de littérature donnés par K. Beledian et M. Nishanian, depuis 1982, à la Maison de la Culture arménienne de Décines.
- (4) D'où la nécessité d'un enseignement valable et structuré — par des enseignants compétents et conscients de leur mission — de notre langue (le grabar autant que l'arménien moderne) et des œuvres qu'elle a suscitées. Notre communauté a le devoir de créer de tels enseignements et d'encourager ceux qui existent, par leur contribution financière (ce que font quelques personnes et les Fondations Bullukian, Gulbenkian...) et surtout, par leur présence à ces cours. Soyons ambitieux dans la transmission de la culture arménienne. Certes, il faut commencer par les écoles maternelles, continuer par les écoles primaires et les collèges; mais l'enseignement à l'Université est d'une importance exceptionnelle: il s'adresse aux adultes et aux jeunes, nombreux dans notre communauté, qui sont en recherche, il s'adresse aussi aux non-Arméniens qui s'intéressent à notre culture. La transmission de notre culture n'obéit pas à des impératifs chronologiques, c'est un combat à mener sur tous les fronts.
- (5) Chant recueilli par Bedros Alahaidoun et publié à Paris, 1986.
- (6) Le sujet est vaste et mériterait à lui-seul toute une étude sociologique. Il est évoqué dans notre littérature, celle des années 1930, en particulier dans «La Re-traite sans musique» de Chahan Chahnour, Paris, 1929 où l'auteur s'insurge contre les «pères» qui ont accepté «une interprétation fautive de la doctrine chrétienne» (cf «Phénix ou Robinson sauvé du naufrage» de K. Beledian, Les Temps modernes, n° 504, 505, 506 de 1988).
- (7) F. Feydit «Amulettes de l'Arménie chrétienne» - Venise, St. Lazare, 1986.
- (8) P. Verluise «Arménie, La Fracture», Ed. Stock, 1989.
- (9) Novarina, «Vous qui habitez le temps».
- (10) Estuaire, n° 9, Luxembourg.
- (11) K. Beledian, né à Beyrouth en 1945, habite Paris depuis 1967, il a écrit 7 livres de poésie et de nombreux essais sur la littérature arménienne dont: Տրամբ, 1980, Grigor Narekatsi, 1985.
- (12) Տեղագրութիւն՝ քննարկող քաղաքի մը համար, 1976:
- (13) Հաստատմանը «Սենեակի» մասին, 1978:
- (14) Վայրեր, 1983:
- (15) E. Lévinas, «Totalité et Infini», Nijhoff, 1980.
- (16) Nersès Shnorhali, «Jésus, Fils Unique du Père», traduit par I. Kéchichian, s.j. Sources Chrétiennes, Cerf, Paris, 1973.
- (17) Raphaël Ishkhanian, «Haratch», 21-22 Octobre 1989.
- (18) Cité dans Հոբիտոն, 16 Octobre 1989.
- (19) A. Grosser, «Le Crime et la Mémoire», Flammarion, 1989.